

JOURNAL HELVÉTIQUE

O U

R E C U E I L

D E

Pièces de Morale, de Politique d'Économie, d'Agriculture, d'Hygiène, Naturelle & Civile &c. Avec des Pièces fugitives de Littérature choisie, en prose & en vers; l'Annonce des Livres nouveaux, les Découvertes & l'Encouragement des Sciences & des Arts, des Manufactures & des Métiers &c.

DEDIÉ AU ROI

JANVIER 1768.



NEUCHÂTEL

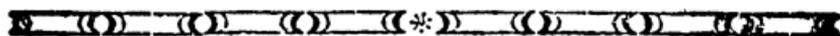
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS

MD CCLXVIII.





JOURNAL HELVETIQUE.



JANVIER 1768.



REFLEXIONS CRITIQUES

Sur le premier Chapitre d'un ouvrage intitulé : Ordre naturel & essentiel des Sociétés politiques : Par M. MERCIER de La Rivière. Edition de Londres de 1767.

JE n'ai en vue, que d'examiner, si l'établissement de la Société est de nécessité physique, ou si elle est d'institution humaine & arbitraire. En cherchant la vérité, je paraîtrai toujours avec l'estime due aux lumières de M. DE LA RIVIÈRE, & quoique très intimément persuadé de la solidité de mes argumens, je suis néanmoins prêt à me laisser éclairer davantage sur les points où je me serai trompé.

Ce qui m'engage le plus à cet examen, c'est ce que M. de la Rivière dit lui-même dans la Preface: „ Les premières difficultés, qui se sont élevées contre cette façon de considérer l'homme ont été tirées des maux qui résultent de notre union en Société. Mais alors observant que parmi les choses les plus utiles pour nous, il n'en est point qui ne puisse nous devenir funestes, par l'abus que nous en pouvons faire, j'ai crû devoit examiner, si les Loix naturelles de la Société sont les véritables causes de ces mêmes maux, ou s'ils ne sont que les fruits nécessaires de notre ignorance sur les dispositions de ces Loix? „ Mes recherches sur ce point m'ont fait passer du doute à l'évidence &c, & plus bas il dit: „ Plus j'ai voulu combattre cette évidence, & plus je l'ai rendue victorieuse pour moi

Comme j'ignore le détail de ces recherches, & de quelle manière il a combattu lui-même cette idée, pour la rendre victorieuse, j'ai été tenté de la combattre aussi. C'est dans cette vue, qu'en examinant les preuves de la nécessité physique de la Société, j'ai fait entrer les maux dans la balance avec les biens; j'ai examiné, s'il est du ressort de l'homme de les éviter, & de les combattre, pour faire triompher

le bien. J'ai examiné en même tems, si ce que l'Auteur allégué pour preuve de la nécessité de la Société, n'a pas lieu avant & sans la Société? Car s'il a lieu avant & sans elle, il n'y a nulle nécessité de l'établir, puisque l'homme se trouveroit bien sans cette innovation. S'il n'a pas lieu, il faut voir, si par l'innovation, il se perfectionne selon les vues de la nature, ou s'il acquiert seulement des perfections facti es indépendamment d'elle? Dans le premier cas, la Société ou la modification de cette Société seroit immédiatement de nécessité physique, & l'ouvrage de la nature. Dans le second cas, c'est seulement l'ouvrage arbitraire de l'homme.

Il est hors de doute, que les Sociétés ont eu un commencement, & des progrès graduels par la suite des Siècles. Ainsi il y eut un tems où les hommes étant en petit nombre, vivoient isolés, tels que l'on trouve encore de nos jours des Sauvages vagabonds dans les forets, & dans les vastes déserts de l'Asie & de l'Amérique. Ainsi nul doute sur la possibilité de l'homme isolé, quoiqu'aujourd'hui la meilleure partie du genre-humain se soit réunie pour vivre en Société.

En parlant de Société il est essentiel de

de faire plusieurs distinctions, qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage de M. DE LA RIVIERE, mais qui sont néanmoins incontestables. Le genre humain répandu sur ce globe doit être envisagé comme la Société universelle, ou plutôt c'est l'assemblée du genre humain sur la terre. Cette Société se divise dans celles des Nations, dont elle est composée. Chaque Nation ou Société politique se divise, par Provinces ou districts. Chaque Province se subdivise en Communautés, chaque Communauté en familles, lesquelles sont composées d'un nombre donné d'individus.

Chaque Société proprement dite, est la réunion des forces & des volontés particulières, faite en vue de faire un commun effort, tant bon que mauvais. Je dis tant bon que mauvais, car le but mauvais d'une Société quelconque, n'empêche pas que ce ne soit une Société.

Comme pour former une Société il faut des volontés expresses, par conséquent des Loix & des Souverains, il est clair que les hommes naturels & Sauvages, qui mènent une vie vagabonde, qui ne font que se rencontrer fortuitement, & qui ne se nourrissent que des fruits spontanés de la terre, de leur chasse, ou de la pêche, ne forment aucun Corps de Société

proprement dit, & ne font qu'un simple assemblage ou troupeau, semblable aux chèvres & aux chamois.

C'étoit ainsi comme nous venons de dire que selon toute apparence les premiers hommes vivoient, c'est à dire sans Société, sans Loix, sans Souverains; & de nos jours nous apprenons, qu'il en existe encore de pareils. Ils vivoient ainsi aussi long-tems que le terroir suffisoit à leur subsistance. Jusques là nul'e nécessité ni physique ni morale d'entrer en Société, pas même le mariage & l'éducation n'en exigeoient point. Car entre les deux sexes la cohabitation ne dure qu'aussi long-tems, que l'impulsion de l'amour physique les y porte. Ce besoin satisfait, chacun court après sa nourriture où il lui plait. La femelle nourrit son enfant à la mamelle toute seule jusqu'à ce qu'il est sevré. Alors l'enfant abandonne peu à peu la mère, & cherche soi même sa subsistance. Voila donc des Sociétés peu durables & momentanées; qui ne méritent pas ce nom, parce qu'entre ces hommes & les brutes il n'y a point de différence. C'est cependant l'homme naturel, & comme tel, tout ce qu'il fait, ainsi que nous venons de le dire est, parfaitement dans l'ordre de la nature.

8 JOURNAL HELVÉTIQUE

Les premiers hommes s'étant multipliés selon les vues de la nature, la première idée dont ils devoient être frappés, étoit que leur terroir ne suffisoit plus comme auparavant à leur subsistance comune. Le besoin fut toujours l'origine de l'invention. Ceux qui jusqu'à lors ne s'étoient pas éloignés de leur gîte, devoient s'apercevoir qu'au delà de leur course ordinaire, il se trouvoit aussi des provisions. Rien donc de plus naturel, que l'idée de dispersion. Car l'homme naturellement paresseux ne s'avise d'abord que des idées les plus proches & dont il est à portée. La vie pastorale ne se présenta à son esprit qu'après avoir épuisé toutes les ressources de la chasse, & la culture ne fut que la suite d'une grande propagation de l'espèce. Quoiqu'il en soit, après la première dispersion, ces premières Sociétés, ou plutôt assemblages, se seront multipliés de rechef, donc nouvelle dispersion, ainsi de tems en tems des essaims de Peuples transmigrèrent dans des régions éloignées & voilà la première origine des Sociétés.

Ces nations transmigrantes avoient deux partis à prendre, ou de chasser par les armes d'anciens Peuples établis, ou de se fixer paisiblement dans quelques terres désertes. S'ils, s'établirent par la force des armes, ils

devoient trouver dans leur nouveau domicile , ou des hommes sauvages comme eux , ou des hommes policés. Dans le premier cas le hut de leur Association étant rempli , ils se dispersèrent de nouveau , s'ils rencontrèrent un désert , ils en firent de même. Leurs Associations n'étoient donc pàs de durée. Mais s'ils avoient à faire à un Peuple policé ils devoient trouver , des habitations faites , des provisions , des bestiaux , des champs cultivés. Trouvant ainsi leur subsistance à portée , l'idée devoit leur venir de suivre les mêmes traces & d'adopter les Loix , les mœurs & les manières du Peuple vaincû. Il est cependant plus probable que les premières hordes transmigrantes ne trouverent que des déserts , & que ce ne fut qu'à la suite des temps qu'elles suplantèrent des Nations policées. Donc la vie pastorale & la culture des terres dûrent leur invention à quelque idée fortuite dans le sein de la paix , & au besoin pressant d'une Société nombreuse.

Si les hommes furent long-tems les victimes de leur ignorance sur l'ordre naturel & paisible de se procurer leur subsistance sans s'entredétruire , si cet ordre existe , comme dit M. DE LA RIVIERE , & qu'il soit dans le plan de la création , d'où vient

qu'elle a tardé si long tems à leur défil-
 ler les yeux sur leur véritable intérêt, &
 sur leur conservation mutuelle? Cette igno-
 rance des hommes est-elle inhérente à la
 nature & à la constitution de l'homme,
 par conséquent invincible? Ou est ce un
 défaut volontaire de l'homme, dont il peut
 se débarasser? Si elle étoit invincible, ce
 n'est point la faute de l'homme de s'être
 égaré, quand faute de lumières il a dû
 chercher un ordre de subsistance inconnu.
 Il devoit donc rester dans l'état de nature,
 & n'en jamais sortir. Si son ignorance
 étoit volontaire, s'il a reçu des lumières,
 & la faculté de les perfectionner, il est
 surprenant que cet ordre ait échappé à tant
 de milliers de sages dans tant de Siècles.
 Pour nous tirer de ce labyrinthe, voici
 une réflexion qui, peut-être nous tirera
 d'affaire. Il est probable, (& nous accor-
 derons pour un moment ce point à M. DE
 LA RIVIERE,) qu'il existe *un ordre natu-
 rel sur lequel nous pourrions régler nôtre
 façon d'exister pour être heureux.* Mais
 comme les idées du bonheur de l'homme
 social sont la plupart factices, enforte que
 ce qui plaît à l'un, déplaît à l'autre, &
 que ce qui nous plaît aujourd'hui, nous dé-
 plaît demain; l'instabilité des choses & des
 idées humaines ne sauroient comporter un

bien nécessaire. Il n'y a rien de constant dans l'homme que son inconstance. Ainsi cet ordre naturel, quoique possible, n'est pas durable, tant qu'il est abandonné aux caprices des hommes.

Mais l'homme ne pourroit il pas changer ses défauts en vertu constante, & invariable? Ne pourroit il pas rendre durable un bonheur factice, qui ne dépend que de lui? Il le pourroit sans doute. Mais comme un homme, qui se tenant toujours droit, pour paroître beau & bien fait, se gêne visiblement, de même un homme, qui ne veut que le bien à toute rigueur, s'impose un joug; il n'a pas même le choix entre des biens plus grands & moindres, entre les biens permanens & passagers; il faudroit qu'il vécut toujours systématiquement & méthodiquement bien.

Cependant comme cet homme sera toujours entouré d'autres hommes, qui ne pensent pas comme lui, il sera traversé de mille manières. Supposé qu'il parvienne à persuader à ses amis, que sa méthode est bonne & salutaire, il sera gêné par des gens moins éclairés, qui font toujours le grand nombre.

On voit par-là que les lumières & l'évidence supérieure, ne sont que le partage d'un petit nombre de sages. Ces sages ont

prêché depuis nombre de Siècles la modération dans nos appétits & nos plaisirs. Il est nombre de préceptes excellens, divins même : Les a-t-on suivis ? Il est donc évident, que le Créateur n'a pas établi de nécessité ni physique ni métaphysique du bonheur. Il l'a abandonné à l'homme. Il lui a donné la liberté d'opter entre le bien & le mal autant qu'il en est à portée. Ainsi n'y ayant aucune nécessité, le bien & le mal, qui résultent des dispositions humaines, doivent se mettre sur le compte de l'homme seul. Donc si l'établissement des Sociétés est d'institution humaine, & pour le fond & pour la forme, il n'y a aucune nécessité physique.

Il est évident, que tout ce que le Créateur a établi, suit immédiatement les loix naturelles ; l'homme est invinciblement porté aux impulsions de la faim & de l'amour physique ; le mouvement a ses loix immuables ; le changement des saisons est invariablement réglé ; la reproduction des animaux & des végétaux suit des loix constantes. Voilà sans parler d'autres dispositions, ce que la nature a fait elle même. Mais considérez l'ouvrage des hommes, vous n'y vertez qu'incertitude, qu'irrégularité, que caprice. Je défie Monsieur de la RIVIERE de nous faire voir un seul

Ouvrage humain éternel possible, un ouvrage, une institution, une loi, qui n'ait subi la loi de la destruction, & de l'anéantissement, ou qui puisse s'en garantir. Ces vicissitudes des choses humaines, me font croire, que Dieu a voulu humilier l'orgueil humain, & faire voir que rien n'est constant & immuable, que ce qui sort immédiatement des mains de la nature. S'il a créé l'homme, il l'a créé mortel sans prescrire aucune uniformité sur le tems, & le genre de mort; s'il lui a accordé la vie, il l'a exposé à mille vicissitudes, à la foiblesse, aux maladies, aux inquiétudes. Il l'a rendu un être borné, il a décrit la sphère, qu'il ne doit point passer: Il l'a donc voulu ramener vers lui. Est-il du ressort de l'homme d'éviter ces dispositions? S'il est un Ordre naturel pour la conservation, il en est un pour l'anéantissement, & le Créateur les a fait tous les deux. S'il est une contradiction dans cet arrangement, elle ne se trouve que dans la foiblesse de notre conception. Nous ne saurions pénétrer les vues du Créateur, & notre devoir est de l'adorer dans un silence respectueux. Mais dira-t-on si la Société est dans le plan de la création, & s'il est un ordre naturel possible pour rendre les hommes heureux, c'est l'ouvrage de

la Puissance Divine. C'est Dieu qui le rend possible. L'homme ne fait qu'accomplir les vues du Créateur. Dieu veut du bien aux hommes. Il leur ordonne de s'entr'aimer : Ainsi cet ordre divin, malgré la résistance des hommes, est possible. Voilà une objection forte & embarrassante, mais écoutons, & examinons.

Si Dieu a ordonné aux hommes de s'aimer, s'il a rendu l'ordre naturel possible, l'a-t-il rendu *nécessaire*? Non. Car s'il avoit établi cette nécessité, il n'auroit point donné la liberté à l'homme, il lui eût ôté tout choix entre le bien & le mal, il lui auroit tellement lié les mains, qu'il n'auroit pu faire que le bien, & aller son train comme une machine.

Mais pour arriver à cet ordre naturel Dieu a peut être rendu nécessaires les moyens d'y parvenir; & comme la Société en est un, elle est nécessaire conditionnellement. L'homme peut conserver sa liberté, mais il ne sera heureux, qu'en suivant les loix du bonheur. De quel bonheur s'agit-il? Est-ce d'un bonheur naturel ou factice? Quant au premier, l'homme naturel vivant sans Société, & suivant les impulsions de l'instinct jouit du bonheur. Mais dès qu'il sort de cette sphère & qu'il entre en Société, ses besoins augmentants avec

les desirs, son bonheur devient factice, selon des loix factices. Il n'est heureux ou malheureux que relativement. Car la Société fait naître le bonheur factice d'un homme aux dépens d'un autre homme. Elle détruit l'égalité naturelle, & introduit la supériorité & la dépendance.

Pour mieux approfondir cette nécessité, nous allons examiner les preuves de M. de la RIVIERE lui même.

Première preuve. Nos affections sociales, qui ne s'éprouvent qu'en Société; par exemple la compassion, la pitié, l'amitié, la bienfaisance, la gloire, l'émulation.

D'abord il faut observer, que si l'homme a reçu de la nature le germe de ces affections, il a aussi reçu d'elle le germe des passions contraires, la haine, l'envie, la dureté, la honte, l'indifférence. Puis donc qu'elle l'a organisé de façon à recevoir ces impulsions désagréables, souvent irrésistibles, on pourroit aussi dire, nous sommes faits pour elles. Mais elle n'a donc pas rendu la Société nécessaire, puisque ces dispositions peuvent la détruire.

Ces affections naissent dans la Société. Avant son établissement l'homme n'a que la faculté de ces affections, avant que d'avoir des affections sociales. Elles en

sont l'effet, non la cause. De même les passions contraires y naissent après son établissement & en sont l'effet, non la cause. Si la Société pouvoit détruire ces dernières, elle seroit un bien nécessaire, mais puisque ce bien est combattu & contrebalancé continuellement, ces affections ne peuvent pas servir de preuve de sa nécessité.

La *compassion* & la *pitié* ne naissent guères dans l'état naturel, parce que l'homme y est heureux, entant qu'homme naturel & peu sujet à la douleur. Dans la Société les douleurs se multiplient, & donnent ainsi naissance à ces mouvemens désagréables du cœur. Mais faut il établir dans cette vue des Sociétés?

L'*amitié* est possible dans l'état de nature, car les Sauvages se connoissent, & s'amuseut entre eux à la manière des brutes. Dans la Société l'usage de la parole la rend délicieuse, mais au lieu d'un bon & véritable Ami, combien s'en trouve-t-il de faux? Voilà donc un mal de plus. D'ailleurs l'Amitié se réduit à un petit nombre d'individus. Nous ne saurions avoir tout le monde pour confident. Enfin il se forme dans la société des amitiés affreuses, car les voleurs & les Corsaires peuvent être bons Amis. Les factions sont composées

d'amis ;

d'amis ; mais ces amis ne sont dans le sein de la Société, que pour lui déchirer les entrailles. Voila des maux qui se rencontrent dans toute Société.

La bienfaisance. Plus l'homme vit dans l'indépendance naturelle, moins il a de besoins, par conséquent moins il a sujet de faire du bien. Plus il augmente les besoins, plus la bienfaisance devient nécessaire, & comme c'est en Société que ces besoins se multiplient, c'est donc une vertu factice, qui n'a d'autre fondement que nos maux factices.

La gloire & l'émulation sont bannies de l'état naturel, ou tout est égal. Elles sont la suite de la supériorité, de la foiblesse & de l'ignorance des foibles, que la Société a fait naître. Donc ce sont des sentimens factices de nulle nécessité, & absolument impossibles, dans une parfaite égalité naturelle. Elles ôtent l'estime aux uns, pour la donner a d'autres, & tandis qu'elles élèvent le petit nombre, elles jettent tout le reste du genre humain dans l'obscurité.

Seconde preuve. La perfection & l'étendue de notre intelligence.

1^o. *Par son moyen l'homme a franchi les bornes du globe, il a acquis des connoissances*

ces sublimes. Mais cette perfection se réduit a un petit nombre d'individus, car la multitude reste encore dans l'ignorance. Cette intelligence fait passer une carrière pénible. La vie est courte & trop courte pour tant de savoir ; l'erreur & les préjugés l'accompagnent. Elle est donc très douteuse.

2°. *Par son moyen l'homme est puissant.* Mais en revanche il a appris à opprimer & a subjuguier ses égaux. Les services rendus au lointain, se pourroient rendre de proche en proche. Cette puissance est donc superflue, & le grand nombre n'en jouit pas, mais en est la victime.

3°. *L'élevation de l'homme au dessus des brutes.* Ce parallèle n'est que l'effet de l'orgueil. Je serois plus flatté, si l'homme, comme être mitoyen pouvoit se vanter de s'être élevé jusqu'au grade d'une intelligence supérieure, & céleste. Mais il s'en faut bien. Il est resté homme; parmi les misères de l'espèce humaine a-t-on lieu, a-t-on la moindre lueur de raison, de se vanter de quelque prérogative? De combien d'erreurs n'est-il pas la victime? Ne le dégradent-elles pas? Est-ce là une élévation? Si ces vérités sublimes auxquelles quelques génies rares ont pû atteindre étoient faites pour l'homme en general,

elles seroient du ressort de tout le monde, & le Créateur les leur eut donné d'abord.

4°. *Nos découvertes subsistent encore après nous.* Ces découvertes sont très souvent funestes. Souvent ce sont des erreurs & des préjugés nuisibles. Nous achetons ainsi un bonheur factice bien chèrement & aux dépens d'un bonheur réel, mais simple; aux dépens de notre repos & de notre tranquillité.

5°. *Les fruits de notre industrie restent après nous. La Société hérite de nous.* Cette vérité n'est fondée que par rapport aux avarés. Ce sont eux qui font des approvisionnemens aux dépens même de l'indigence. Les prodigues au contraire consomment au delà du nécessaire. Voilà deux maux opposés, qui privent un grand nombre d'individus de leur subsistance. D'ailleurs loin que la Société hérite d'un défunt, ce ne sont que des individus aussi avarés, ou aussi prodigues. Les indigens souffrent toujours.

Nous donnerons la fin de ces réflexions dans le Journal de Février.



L E T T R E A U N A M I .

VOUS me demandés des nouvelles de ce qui occupe mon loisir. La lecture des Livres nouveaux & intéressans est l'amusement le plus agréable pour tout homme de lettres ; & comme je fais, que vôtre belle ame y consacre de même des heures perdues, j'aime à vous satisfaire, & à vous tracer légèrement les idées, que la lecture me fait naître.

Entre divers Auteurs célèbres, qui m'instruisent, j'étudie le Droit Naturel de BUR-LAMAQUI, augmenté par M. le Professeur de FELICE. Je m'occupai ces jours passés d'un passage frappant, qui se trouve dans le Tome V. chap. XV. page 157. le voici :

» Enfin la nature permet encore à un
 » Père, qui manque de moyens nécessaires pour subsister & pour entretenir
 » ses enfans, de les mettre pour ainsi
 » dire en gage, & de les vendre même.
 » Car il vaut mieux les exposer à un es-

20 clavage supportable, que de les laisser
20 mourir de faim.

Ce passage est tout entier de M. BURLAMAQUI lui même. Ce qu'en dit M. de FELICE sera examiné plus bas. J'ai dit, que ce passage m'a étonné, m'a frappé. Et effectivement il m'étonne d'autant plus qu'il vient d'un Citoyen de Genève, où la liberté de l'homme fait le fondement capital de la République, où tous les Membres de la Cité concourent à la maintenir avec une fermeté & une constance admirables; & où toute idée d'esclavage semble être bannie de tous les esprits, & abhorrée dans tous les cœurs.

Mais M. BURLAMAQUI écrivant pour toutes les Sociétés humaines, il ne faut pas le juger d'après des principes de liberté positifs, adoptés dans la République, où il est né. C'est du Droit Naturel dont il est question, qui est bien différent des Loix positives d'un Etat quelconque.

Il s'agit donc de savoir, *Si dans l'état de Nature* un Père a le Droit de mettre son Enfant en gage, ou de le vendre? Je dis dans l'état de Nature, c'est-à-dire avant quelque défense positive. Car les Droits des pères & des enfans, vivans dans une Société civile dérivent des Loix positives, dont il n'est point question ici.

MONSIEUR BURLAMAQUI accorde ce Droit a un Père, qui manque de moyens de subsistance pour lui & pour ses enfans. Ainsi ce n'est que dans ce cas cruel d'extrême nécessité. Car, dit-il, il vaut mieux les exposer a un esclavage supportable, que de les laisser mourir de faim. Il préfère donc de deux maux inévitables, celui qui est le moindre.

Observés donc d'abord, que l'esclavage est un mal, une injustice, une cruauté hors ce cas d'extrémité, puisque notre savant Professeur ne le permet, que conditionnellement, quoique sans le dire expressément. Cette conséquence me paroît juste, & sans réplique. Néanmoins ce Droit cruel est sujet a d'étranges abus. Il est a mon avis impossible qu'un Père soit réduit à cette extrémité. On peut la prévenir par divers moyens indiqués par la nature & par la Société, & l'alternative entre l'esclavage ou la mort ne me paroît pas une raison suffisante de Droit, pour faire un mal certain & irréparable par crainte d'un mal passager, souvent incertain. Je vais vous développer mes idées à ce sujet.

Je dis que ce Droit est sujet a d'étranges abus. Si un Père est assez cruel pour s'en servir jamais, il doit vivre en So-

ciété , car fans Société point d'esclavage possible. Il faut trouver aux Enfans un Maître. Pour trouver un Maître , il faut supposer une force publique, qui maintienne sa propriété sur l'esclave, & qui tienne celui-ci sous le joug. Donc c'est dans la Société que cet esclavage s'établit. Or voyons les abus crians, auxquels il expose la Société en general & les Citoyens en particulier.

10. Aussi tôt qu'il se trouveroit quelque inégalité dans les fortunes particulières, il ne tiendroit qu'aux riches de faire naître cette extrémité, & les Pères courroient à l'envi vendre leurs enfans, pour avoir du pain. S'il est juste, qu'un Père se conserve par ce moyen cruel & inhumain, il est au contraire injuste & contre le Droit Naturel, que le riche fasse dans une calamité, l'acquisition d'une personne née aussi libre que lui. Car il vaudroit mieux, qu'il prêtât la subsistance à une famille affamée sur la foi publique, & perdit même quelque chose de son bien, que d'exiger un sacrifice, qui prive un homme pour jamais de son bonheur, d'un bien, qui n'a point de prix; ce seroit payer une ressource passagère à bien grosse usure. La vente suppose d'ail-

leurs un équivalent, & qu'est-ce qu'un homme peut recevoir pour prix de sa liberté ? Rien, car dès lors, qu'il est vendu, tous ses biens retournent au maître, qui n'a d'autre obligation que de le nourrir, tout au plus. Donc l'esclavage est nul de Droit.

2°. Les dissipateurs se trouveroient toujours dans l'indigence, par conséquent dans le cas, de vendre leurs enfans. Mais ce vice donne-t-il un Droit de propriété sur de foibles enfans ? Le Père étant la cause de cette extrémité, pourquoi les enfans en seront ils la victime ? Et pourquoi au prix de leur liberté ? D'ailleurs qui pourroit juger, si réellement il est dans le cas de permission ? S'ils avoient un Appius, un Décemvir pour Juge, les prodiges les trouveroient toujours favorables. Encore cette extrémité n'est elle souvent qu'un mal passager ; qui peut donc prévoir, qu'un homme & une famille mourroient de faim ? Quand on est parvenu au plus haut point de misère & que la mort réside sur les lèvres, on ne se vend plus. Et avant cette extrémité on ne craint pas le mal prochain, on ne s'avise pas de cet expédient dans une Société vraiment humaine, on s'avise plutôt de mendier, ou de voler. Or mendier &

voler font deux maux moindres , que de perdre sa liberté. Cependant comme cette extrémité n'y donne pas un plein droit , & comme personne n'ose le soutenir , pourquoi admettre un mal , non seulement plus grand , plus cruel , mais encore irréparable.

3°. Les Enfans des esclaves suivent le sort de leur Mère selon les loix , & la nature de l'Esclavage , car la même raison les y retiendroit , que leur Mère. Et pourquoi ? Pour avoir donné du pain a un Père mourant ou craignant la mort ; pour avoir fait une charité ; pour s'être acquité d'un devoir. Ainsi les descendans jusqu'à la dernière postérité , payeront des dettes qu'ils n'ont pas faites. Ainsi pour du pain on multiplieroit les esclaves a l'infini , & l'on diroit pour raison : *Il vaut mieux qu'ils soyent esclaves , que de mourir de faim.* Mais encore une fois , cette extrémité ne subsistant plus , pourquoi les Enfans devroient-ils en être les victimes ?

N'allons pas plus loin pour démontrer les désordres & les malheurs de l'esclavage. Tirons le rideau sur les misères de cet état déplorable , ou la barbarie des hommes peut jeter de malheureux innocens , sur la dégradation de l'homme , sur l'affoiblissement de l'Etat , & sur la langueur

que l'esclavage causeroit à la Société. Qui nous garantira que l'esclavage sera jamais *supportable* ? Ce mot vague ne sauroit prévenir des abus , lorsque l'administration publique est entre les mains des Propriétaires des esclaves , qui ont sur eux le droit de vie & de mort.

Mais dira-t-on les Loix positives peuvent réprimer ces abus. Je répons : Que notre Question roulant sur le Droit Naturel , il faut établir le Droit d'esclavage selon les principes de ce Droit Naturel avant que de songer à la réforme. Cependant comme ces abus sont inhérents à la nature de ce Droit barbare , de ce Droit chimérique & nul , par quelles raisons appuyerons nous des loix positives , & réformatrices d'une institution qui est directement opposée aux Droits sacrés de l'humanité ? La force supérieure a établi l'esclavage. Jamais la nature. Or dit quelque part M. BURLAMAQUI lui même : *Force n'est pas Droit.*

Il est impossible que de Droit , ai-je dit , un homme puisse être réduit à l'extrémité de vendre ses enfans pour avoir du pain. Observons encore ici que l'esclavage ne s'établit qu'en Société. Or la Société a mille ressources , comme nous le verrons bientôt. Indépendamment même de ces res-

sources je n'ai jamais lû d'exemp'e, qu'un Père ait fait usage de ce Droit, ou plutôt de son pouvoir. Lisés les fastes des Républiques Grecques & de Rome; vous y trouverez des Loix sur l'esclavage; mais vous n'y voyés jamais qu'un homme ait vendu sa personne ou sa famille. Il a pû y être forcé par d'injustes Usuriers pour des dettes ou par le Droit de conquête. Mais de plein gré je ne fai d'autre exemple, que celui des Thébains cité par M. de FELICE, & celui des Egiptiens, qui pour du bled se vendirent à PHARAON. Ce sont cependant des exemples uniques peut être, mais désapprouvés, comme une grande dureté, par des Publicites très éclairés. Les Loix positives & les Rois despotiques peuvent bien imposer ce joug aux Peuples, mais ce n'est pas de l'aveu de la sage & bénigne nature, qui ne manque pas de produire chaque Année grand nombre de fruits pour la subsistance humaine. Ce n'est que par l'oppression, par l'avarice des uns, & la foiblesse des autres, que l'esclavage s'est établi. Ce n'est que le mauvais partage de ses biens, qui a fait réjaillir sur le genre-humain ce fléau détestable. Ce n'est que leur ignorance, que leurs craintes mal fondées, & que leur pusillanimité, qui a jetté les

hommes dans les fers. Or ces défauts ne donnent aucun Droit aux usurpateurs puissans. L'humanité réveillée revendiquera les siens, aussi-tôt qu'elle sera éclairée, conduite, & appuyée de forces & de puissances suffisantes. Dès lors il est moralement impossible qu'un Père puisse être réduit à l'extrémité cruelle de vendre ses Enfans. Et lors même qu'il le feroit, cet Acte de barbarie est toujours nul de Droit, parce que comme nous venons de le dire plus haut, un Usurier ne sauroit vendre le pain au prix inestimable de la liberté personnelle. Ni la Loi naturelle, ni le Droit positif d'une Nation sage & éclairée ne sauroient le maintenir dans cette acquisition funeste à tout le genre humain.

Une preuve bien convainquante qu'un pareil droit est contre les vues de la nature, c'est qu'elle a pourvû la Société humaine de mille ressources contre la famine. Non seulement les fruits spontanés de la terre, mais ceux que l'art salutaire du paisible Laboureur produit tous les ans, que l'industrie & l'œconomie mettent en réserve pour les cas de nécessité; de même la main d'œuvre du plus pauvre journalier, qui se fait payer ses travaux par le riche; la compassion des cœurs

charitables, l'acquisition fortuite des biens, la chasse & la pêche, tous ces moyens honnêtes de subsistance se présentent à l'esprit le plus simple, & dans tous les momens de la vie. Comment un homme s'aviferoit-il de vendre ses enfans, quand il a ces ressources immanquables ? Quand parmi ces avantages réels, il a encore celui de mendier & de voler ? Quoique ces derniers moyens soient illicites, ce sont néanmoins des ressources, & même des ressources plus naturelles, & moins dangereuses que la perte de la liberté. *Car il vaut mieux qu'un riche perde un bien périssable pour l'utilité de son semblable, que de laisser mourir de faim celui ci.*

Enfin l'alternative entre l'esclavage & la mort n'est pas une raison de droit, suffisante pour établir l'esclavage. D'abord je vous prie d'observer que le mal qui résulte de l'esclavage est certain, il s'étend même jusqu'à la dernière postérité. Votre maître ne raisonnera plus avec vous. Il est seul votre juge, & s'arme de la force publique contre vous. Il peut toujours agir pour appesantir vos fers & vos maux. Mais vous, qui avés les mains liées, vous ne sauriés agir pour votre liberté. Vous n'avés plus ni protecteur, ni Loi en votre faveur. Peu à peu l'habitude vous

fera aimer vos chaînes. Au contraire la faim qui vous tourmente est un mal qui peut cesser. Une aumône, une trouvaille, un arbre fruitier, un poisson, une pièce de gibier, des rats & des souris même, peuvent vous rassasier, vous sauver. Si les hommes sont durs & impitoyables, la force ouverte vous tire d'affaire, même par une injustice forcée; donc la mort que vous craignez n'est pas inévitable, & ce n'est pas l'esclavage qui vous en délivre.

Nous avons fait voir que l'esclavage est un mal irréparable, mais la faim ne l'est pas, nous pouvons nous en délivrer. Pourquoi donc devrions nous tomber sur l'expédient le plus funeste, tandis qu'il nous reste toujours d'autres voies salutaires, & inmanquables?

Un Sauvage errant avec sa famille dans les forêts immenses du nouveau monde peut être réduit à supporter la faim, la plus dévorante. C'est l'homme qui approche le plus de l'état naturel, mais l'idée ne lui viendra pas de vendre ses enfans, parce qu'il ne trouveroit point d'acheteur. Il cherche son salut dans sa course jusqu'à ce qu'il trouve des alimens. La nature nous indique donc le vrai chemin de nous conserver. Elle laisse tou-

jours croître annuellement mille sortes de fruits en abondance ; nous n'avons qu'à les chercher & nous les approprier. Elle a borné la consommation en soumettant l'homme à la fatigue. Par ce frein elle réserve pour le lendemain ce que nous ne saurions consumer aujourd'hui. Et si un espace de terrain est épuisé, il en est d'autres qui nous attendent. Elle n'a pas dit aux hommes de réserver avaricieusement le superflu. Elle nous a donné un cœur sensible à la vue des souffrances de nos égaux, auxquels elle a manifestement donné le droit à ce superflu. Le Droit le plus naturel est donc dans le cas de famine, de partager le superflu, même à force ouverte, entre tous les individus d'une société souffrante, au lieu d'obliger un père de faire par nécessité la vente illégale & tyrannique de ses enfans.

On m'objectera sans doute que j'autorise ainsi le vol en cas de famine. A Dieu ne plaise, que ce soit là mon idée. Mais comme la nécessité ne connoît point de Loi, un tel vol dicté par elle, sera-t-il puni de mort ? N'est-il pas excusable ? L'humanité qui semble ouvrir les yeux sur les rigueurs des procédures criminelles, & qui prêche journellement l'indulgence, aura ici un champ vaste à parcourir, dans lequel

je ne veux point entrer. Il n'appartient qu'au Législateur sage & philosophe de prévenir ces défordres, en multipliant les subsistances. S'il les prévient sagement, ce n'est qu'alors, que le vol devient punissable, parce que le voleur a eu des ressources pour se tirer du danger. Aussi voyons nous, que la tranquillité & la sûreté règnent dans tous les Etats au sein de l'aisance publique, tandis qu'au milieu des rous & des gibets la famine fait naître les plus grands forfaits & mépriser les plus cruels supplices. Du reste dirions nous à un criminel pour raison de sa condamnation, qu'au lieu de voler il auroit dû vendre ses enfans, selon le Droit naturel ? Comme cette proposition seroit absurde, il est manifeste que ce ne sauroit être nulle part une ressource légale de se conserver.

Je vais maintenant examiner la remarque de M. DE FELICE sur ce passage de M. BURLAMAQUI. „ En effet, dit-il, la „ nature donne plein droit à tout ce qui „ est absolument nécessaire pour obtenir „ une fin qu'elle prescrit. „ Puis il cite les exemples des Thébains, des Phéniciens, des Athéniens, & des Romains. Entuite il continue ainsi: „ Quant à moi je ne regarde

» regarde pas le pouvoir de faire subir
 » la peine de mort aux enfans, ni d'u-
 » ne aussi grande conséquence, ni si dan-
 » gereuse que celle de les vendre. L'un
 » pourroit absolument être permis, parce
 » qu'on n'en useroit jamais, l'autre ne
 » doit pas être toléré parce qu'on l'exer-
 » ceoit, & peut-être trop souvent &c.

M. DE FELICE veut dire, que quoi-
 que la nature donne plein droit aux pé-
 res sur leurs enfans, les Loix positives
 ne doivent pourtant pas leur en permettre
 la vente, par la raison, qu'ils en use-
 roient par intérêt, en étouffant la voix
 de la nature.

Mais ce n'est pas ainsi que j'envisage
 les choses. La nature ne donne aucun
 droit aux pères de vendre leurs enfans;
 car cette vente n'est pas *d'absolue nécessité*;
 La fin qu'elle prescrit, c'est à dire la con-
 servation de l'homme, s'obtient sans qu'il
 soit besoin de recourir à cette extrémité,
 comme nous venons de le montrer. Ainsi
 les Loix positives qui le défendent, se
 conforment en cela au Droit naturel.

Les exemples qu'il cite, ne prouvent
 rien. Car les Peuples ne suivent pas tou-
 jours les regles du Droit naturel. Si les
 exemples pouvoient prouver quelques cho-

se, il faudroit citer plusieurs Nations de l'Europe moderne. qui, excepté la traite des Nègres, ont aboli entièrement la servitude perpétuelle. Ce sont elles qui se sont conformées au Droit & aux vues de la nature. Les Grecs & les Romains au contraire étoient animés de l'esprit de conquête, & n'avoient pas des idées bien claires ni solides des droits de l'homme. Il ne faut donc pas s'étonner si les Loix suivoient cet esprit national aux dépens de la liberté personnelle; mais en même tems il ne faut pas se fonder là dessus.

Si le pouvoir de tuer les enfans est de moindre conséquence que leur vente, c'est une question, que nous ne voulons point décider, parce que l'un & l'autre sont des droits directement opposés à la nature, Si elle a donné un cœur au père, il n'en usera jamais, sans doute. Mais pourquoi lui donner un droit inutile? La crainte qui doit s'imprimer est vaine, quand son inutilité la détruit, Si un père a le cœur dur, s'il est en colère, s'il est animé d'une passion violente, il en usera contre les règles même de la justice. On donnera ainsi à un brutal, le glaive pour détruire sa propre image. Ce n'est pas dans le loisir de la réflexion que ces coups funestes se portent, c'est dans la fureur des passions.

Et le mal fait une fois, la réflexion vient trop tard pour le réparer. Donnez ce Droit aux pères; qui jugera, s'ils ont bien ou mal agi envers leurs enfans? Qui pourra pénétrer dans l'intérieur des familles, pour y examiner les horreurs qui s'y commettoient à l'ombre des Loix?

Je pense plutôt que l'on ne sauroit assez lier les mains aux hommes, quand-il s'agit de leur accorder un grand pouvoir sur leurs égaux. Je frissonne à la seule idée, qu'un homme puisse acquerir un droit conventionel pour nuire à son gré. Aussi suis je très charmé de ce que M. DE FÉLICE pour faire sentir toute l'horreur de la vente des enfans, s'est avisé de mettre ce droit cruel & monstrueux en parallèle, avec celui de la vie & de la mort. Il n'auroit pu choisir une raison plus efficace ni plus sensible, pour faire trembler des hommes libres sur la perte de leur liberté. Car comme M. BURLEMAQUI dit, qu'il vaut mieux être esclave que de mourir, M. DE FÉLICE soutiens au contraire que le droit de vie & de mort, est moins dangereux, quoique plus effrayant, qu'un doux esclavage, qui est moins craint. Il paroît extraordinaire que

le plus apparent des maux, que la mort soit moins dangereuse qu'un mal caché. Mais comme ce qui frappe le plus l'homme est souvent un mal imaginaire, au contraire un mal caché se présente à nous sous une face favorable & séduisante. Nous devons donc nous en garder, parce que nôtre foiblesse augmente en raison de nôtre sécurité ; tandis que la crainte de la mort nous éveille, & nous met en garde contre toutes sortes d'embûches.

Voilà, mon bon Ami, comment je passe mon tems, comment je converse avec les morts & les absens. Si je devois disputer avec chaleur, je me retirerois de la mêlée, parce que ce n'est pas ainsi, qu'il faut chercher la vérité. Je pense souvent que je puis me tromper. Alors je souhaite, que l'on m'éclaire, & que l'on m'instruise. Mais ce n'est ni par des injures, ni par des satires, que je me laisse convaincre. Il est affreux de voir, qu'à la honte de la Littérature, & des lumières de la Philosophie, les plus beaux génies s'entredéchirent. Qu'importe aux Lecteurs, qu'un Auteur ait raison, ou qu'il ait tort, dans des querelles purement personnelles ; qu'il soit tel, qu'on le peint ? Jettons un voile sur toute personnalité. Attachons nous à la vérité ; éxa-

minons avec franchise, avec impartialité, sans flatterie, & sans fard, & la vérité triomphera, germera dans les cœurs, & luita avec éclat dans tous les repaires obscurs de l'ignorance. Ne méprisons point un Auteur, dont nous n'adoptons pas tous les sentimens; ne le chicanons pas sur des phrases; n'interprétons pas finistrement les pensées. Loin de nous, mon bon Ami, toutes ces bassesses. La vraie philosophie ne fait que gagner en se communiquant, & si la lumière est répandue parmi le genre humain, nous pourrons nous flatter de voir naître l'heureuse époque, ou l'humanité revendiquera ses Droits, ou le Souverain se fera gloire d'être le Père d'un Peuple libre, ou le Peuple bien instruit de ses droits & de ses devoirs aimera à travailler pour le bien de la Société. La force supérieure du puissant qui impose silence, trahit sa crainte & sa faiblesse, & se prive du bonheur & de la gloire que les lumières répandroient sur lui. C'est dans les ténèbres de l'ignorance que la force frappe des coups funestes. Le flambeau de la vérité éclaire les pas, & conduit le bras du Patriote, lui fait connoître le chemin qui mène au bien, & lui découvre tous les abîmes dont il est entouré.

O! mon bon Ami, qui m'as voué tout être, toi qui l'as voué à la Patrie, & à l'humanité, aimons la vérité sans fanatisme, défendons nos libertés sans violence outrée; évitons l'esclavage. N'exigeons jamais des sacrifices, qui pourroient mener les enfans à des extrémités facheuses. Il y a un milieu en toutes choses. Je l'ai apperçû auprès des abimes même. C'est le danger qui me l'a fait connoître; & si M. BURLAMAQUI n'eut pas avancé un paradoxe, (dont à la vérité il n'est pas l'inventeur,) ces idées que je viens de t'exposer, ne me seroient pas venues sitôt à l'esprit. C'est un plaisir bien pur, & cependant bien doux, pour l'ame d'un Philosophe, quand promenant mille idées diverses, dans ce champ immense de vérités & d'erreurs diversement nuancées, qui l'environnent, il peut cueillir çà & là quelque fleur de son goût. C'est un bonheur bien plus grand encore pour lui, quand il peut partager sa découverte, & l'annoncer à sa manière, à un Ami tel que toi*.

* Cette Lettre & les réflexions précédentes sont du même Auteur: Son nom seul eut pu faire l'éloge de ces deux morceaux, il aime mieux que ses écrits fassent le sien.



E S S A I

Sur les principes du Droit Politique appliqués aux institutions humaines.

LA Politique, ainsi que la morale pour être traitée équitablement, doit être fondée sur la nature de l'homme. J'entens ici par Politique la connoissance des droits & des devoirs qui découlent immédiatement des rapports, que la nature a mis entre les hommes, & qui sont une suite de leur existence. Elle a pour objet d'ordonner leur conduite selon ces rapports; différente en ceci de la morale, qui s'applique à rectifier ou à perfectionner les affections de l'ame & à diriger les mouvemens de la volonté, principes de toutes les actions humaines. Par où l'on voit que le but de ces deux sciences est absolument le même, & qu'elles ne doivent point être séparées.

Quoiqu'il soit vrai de dire en general, que nous sommes nés pour vivre en Société, ce n'est point cependant de cet état qu'on doit déduire les principes & les règles d'une administration légitime.

autrement, sujettes à varier selon les bizarres institutions des hommes, les loix n'auroient jamais de fondement équitable & solide. En effet, si avant l'existence de la Société, il n'y avoit rien dans le cœur de l'homme qui le portât vers ses semblables, & si dans ce premier état son bonheur étoit indépendant du leur, où seroient la raison, & la justice de l'assujettir à des loix, qui ne pourroient être fondées que sur des rapports imaginaires, & qui, par cela même ne serviroient qu'à l'écarter de la vraie route, que la nature lui prescrit pour être heureux. Avant donc de regarder l'homme dans l'état de Société, on doit le voir premièrement dans l'état de nature, comme nécessairement antérieur, & servant de fondement à l'autre, on doit examiner qu'elles sont ses affections primitives, ses droits, ses rapports, ses loix, & si par une suite du développement de ses lumières, & du desir qu'il a d'être heureux, sa réunion en Société luy paroît le moyen le plus sûr de l'être ; les règles qu'on lui propose relativement à ce nouvel état, pour être légitimes, doivent être une conséquence du premier, ou ce qui est la même chose, diriger vers le but de la Société les penchans naturels à son cœur.

Mais c'est ici, que suivant des routes différentes, selon les idées qu'ils se forment de l'homme naturel, les écrivains varient dans les principes qu'ils établissent, la raison en est, que pour poser les vrais principes du droit politique, il faut mettre de côté les institutions humaines, qui le plus souvent contrarient la nature ou la genent, se dépouiller, pour un moment de tous les préjugés qui la défigurent, & substituer à cet être factice qui est nôtre ouvrage, l'homme tel qu'il est sortant des mains de la nature, avec ses passions primitives & les facultés qu'il a reçues d'elle, & qui sont l'instrument de son bonheur. Or cette recherche est sujette à de grandes difficultés. Quelques Philosophes intéressés & de mauvaise foi, fondant leurs raisonnemens sur le rapport de l'histoire, qui ne montre que l'homme de la Société, n'ont vu dans lui qu'un Etre naturellement méchant, & l'ennemi né de ses semblables, d'autres plus éclairés, & jugeant d'après leur propre cœur, ont affirmé que l'homme est naturellement bon, aimant l'ordre & la justice, & s'attachant à ses semblables par la pitié. Les premiers, par une suite de leur faux raisonnement, ont tout sacrifié au despotisme, & les derniers ont tout

donné à la liberté. Il n'est pas surprenant, qu'en partant de principes si opposés, ils ayent trouvé des résultats si différens, & l'on ne sauroit nier que les uns & les autres ne raisonnaient très juste dans les conséquences qu'ils tiroient de ces principes contraires. Je n'ai garde d'examiner ici, si le système des premiers, quoique faux & horrible dans le droit, n'est pas peut être dans le fait le plus convenable à l'état présent des choses. Ces Philosophes raisonnoient mal sans doute, en soutenant que la nature a mis dans le cœur de l'homme le germe des vices qui troublent & bouleversent la Société; mais témoins oculaires, des crimes sans nombre qui s'y commettent, & qui doivent être reprimés par la force, si leur cause est nécessairement inhérente à la Société, ils ont pensé que le despotisme pouvoit seul remédier à tant de maux, & ils ont cru, en dictant leurs loix, qu'ils écrivoient pour les habitans de la Ville de Ponerople (*).

(*) Ville que Philippe Père d'Alexandre fit bâtir & qu'il peupla de tout ce qu'il y avoit de plus méchans hommes dans ses Etats. Montaigne croit qu'ils formèrent de leurs vices mêmes un système, ou pour me servir de ses termes, une couture politique.

Quant au système des derniers, quoique plus vrai, plus sublime, & plus honorable à l'humanité, il est visible qu'il n'en est pas pour cela plus utile ou du moins plus convenable à notre état. J'en juge par la manière, dont la plus grande partie des hommes, a toujours regardé les ouvrages de ces Philosophes qui se sont plu à faire le tableau d'une Société où chacun suivroit les loix de la raison & de la justice, & trouveroit son bonheur dans leur observation. Que pense-t-on de nos jours de la République de Platon, du Télémaque, d'Emile ou du Contrat Social, de ces ouvrages dont la lecture fait le charme des ames sensibles, & dans les quels les droits de l'humanité sont établis avec tant de force & d'éloquence. On se rend justice, en les reléguant avec les autres dans le pais des chimères. J'avoue que le Contrat Social avoit l'avantage unique de présenter pour l'honneur de l'humanité, le tableau du Gouvernement d'un peuple respectable & libre; mais cette exception, si c'en est une encore, ne tardera peut-être pas, à être anéantie.

Il est une troisième manière de traiter la Politique & à mon gré la plus mauvaise, c'est celle qui prenant les hommes

tels qu'ils sont, veut les soumettre à un ordre de choses, qui pour être adopté par eux, les suppose tels qu'ils devraient être (*). Telle est à peu près, l'idée d'un livre qui a paru il y a quelque tems, sous le titre d'ordre essentiel & naturel des Sociétés Politiques. L'Auteur commence par exposer sa théorie de l'ordre, qu'il regarde comme une branche de cet ordre universel dont Dieu est l'instituteur, & il faut convenir que rien n'est plus vrai ni mieux pensé, que tout ce qu'il dit dans la première partie de son ouvrage sur les principes constitutifs de cet ordre. Si l'Auteur en étoit resté là, on auroit peut être fait à son livre, l'honneur de le placer à côté de la République de Platon; mais il va plus loin, & il essaye de faire l'application de ses principes aux Sociétés politiques, & c'est là que l'on sent combien il est difficile pour ne pas dire impossible, que les hommes qui les composent & ceux qui les gouvernent, soient jamais assez éclairés ou assez vertueux pou

(*) C'est, dit assez plaisamment quelqu'un comme si l'on vouloit, qu'une ligne droite, toucha dans tous les points de sa longueur, le dos sphérique d'un bossu.

adopter ces principes de concert (*). Ajoutés que regardant la monarchie comme le seul gouvernement fondé sur l'ordre naturel, & réunissant sur la même tête la puissance exécutive & l'autorité législative, il fait dépendre un peu trop légèrement, ce semble, le bonheur ou le malheur de tout un peuple, des volontés arbitraires du despote. Il est sans doute, que si tous avoient une connoissance également évidente de l'ordre, on gagneroit à être gouverné de cette manière, ou plutôt on n'auroit pas besoin de gouvernement, ce seroit une République de demi Dieux (**).

(*) L'ordre en general est un ensemble, dont les parties parfaitement combinées entr'elles, concourent toutes au même but. L'ordre physique est toujours le même, parce que ses parties soumises à des loix invariables, suivent le mouvement irrésistible que leur a imprimé leur Auteur, mais il n'en va pas de même dans le monde moral: Quoique les loix de ce dernier ne soyent ni moins nécessaires ni moins constantes en elles mêmes, les Êtres intelligens qui seuls peuvent les connoître, ne les suivent pas toujours. C'est parce que les hommes sont foibles, bornés & libres, que leurs actions ne sont pas toujours ordonnées selon les principes de l'ordre & de la raison.

(**) Je crois, malgté tout ce qu'en dit l'Auteur de l'ordre naturel des Sociétés Politiques,

Mais tant que la lumière ne sera pas également répandue, tant que les passions particulières seront plus fortes que la raison qui nous soumet à l'ordre, un tel système sera toujours dangereux & vain, il y aura toujours des hommes qui auront intérêt à le troubler, soit que le désordre commence par des sujets mal instruits ou méchans, soit qu'il vienne d'un Prince imbécile ou passionné (*).

D'après ces considérations on peut je crois, déterminer, qu'elle est la manière la plus utile de traiter la Politique, sans trop s'écarter de la vérité. Il ne s'agit plus aujourd'hui de ramener les hommes aux vrais principes, la chose seroit impossible, ce seroit prétendre changer les fondemens d'un grand édifice qu'on vou-

ques, que dans ce cas là le gouvernement ne seroit point un despotisme légal, comme il l'appelle, mais une véritable Démocratie. S'il y avoit un peuple de Dieux, dit Rousseau, il se gouverneroit démocratiquement.

(*) En suposant même, que tout un peuple eut une connoissance évidente de l'ordre, si le chef qui le gouverne ne l'a pas, ou feint de ne la pas avoir, ce peuple seroit nécessairement le plus malheureux de tous, & le despote ainsi armé de l'opinion publique, qui lui soumettroit les volontés mêmes seroit le plus redoutable des tyrans.

droit conserver. On ne pourroit le faire qu'en le renversant de fond en comble. Sans donc adopter un système absurde qui fait l'homme déterminément méchant, ni celui qui le suppose absolument bon, puisque l'expérience montre la fausseté de l'un & de l'autre, on doit également rejeter & un despotisme barbare qui acheveroit de l'abrutir, & une liberté illimitée, bonne peut être dans la simplicité des mœurs de la nature, mais qui ne convient plus à des êtres qui l'ont totalement abandonnée. Éclairé par l'expérience qui seule nous montre ce que nous sommes, le vrai Politique, qui ne veut pas rétablir la baze aux dépens de tout l'édifice, prendra une route entre ces deux extrémités, il verra dans l'homme tel qu'il est deux principes, dont l'un qu'il tient de la nature, est un amour de l'ordre & de la liberté, & l'autre qui paroît être l'ouvrage de la Société (*), est un amour

(*) C'est une contradiction singulière, que la Société, qui par sa nature doit augmenter l'activité de cet amour naturel de l'ordre, en le concentrant dans un objet, soit presque parvenue à détruire ce grand ressort du cœur humain, & à mettre à sa place celui de l'intérêt privé qui est le destructeur de toutes les vertus Sociales.

propre mal entendu, bon peut être dans son origine, mais qui dans ses progrès devient nuisible par la trop grande activité. Quand le premier de ces deux ressorts domine, & que l'autre est contenu dans ses bornes naturelles, loin de se nuire réciproquement, ils se prêtent un secours mutuel, tout est alors dans l'ordre, parce que les droits de l'homme & ceux du Citoyen parfaitement combinés ensemble concourent tous au même but. Or comme la Politique n'est autre chose que l'art de maintenir ces rapports, il s'ensuit que diverses institutions pour être réellement utiles, doivent moins considérer ce que les hommes pourroient être que ce qu'ils sont en effet & se modifier selon que les deux ressorts de la vertu ou de l'intérêt l'emportent plus ou moins dans le cœur de l'homme.

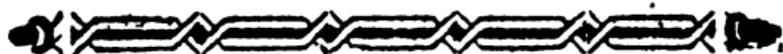
Mais malheureusement les Philosophes les plus capables de fixer ces rapports, en donnant à leur Siècle le thermomètre des vertus & des vices, qui y règnent, s'imposent la d. s. un silence aussi rigoureux que passif l'âme : Soit crainte de dire la vérité, soit désespoir de réussir, ils ne s'occupent presque tous qu'à discourir sur les Gouvernemens établis, ou à forger des

systèmes,

syftèmes, très bien combinés à la vérité, mais dont l'exécution est impossible, & qui ne peuvent convenir tout au plus qu'à des intelligences d'un ordre supérieur. Par quelle fatalité faut-il que les Ecrivains François, les seuls pour ainsi dire qui par leur génie, soient en état de porter la science du Gouvernement aussi loin qu'elle peut aller, se concentrent tous depuis si longtems dans un seul objet, ne voyent que cet objet, come si cet objet pouvoit convenir également à tous, & comme si les révolutions, que le tems amène nécessairement dans les opinions & les mœurs des hommes, & par conséquent dans la Législation ne pouvoit pas un jour les forcer eux mêmes à le changer. MONTESQUIEU même, ce Législateur des Nations n'a pas dit tout ce qu'il devoit dire, gêné par les circonstances du tems & des lieux où il écrivoit, il a supprimé, dit un Anglois, bien des choses essentielles, & d'autres qu'il eut pleinement développées à Londres, il n'a osé les dire qu'à demi mot à Paris. Et plut à Dieu que cet illustre Philosophe, peu sensible à l'honneur de présider un conseil avec une longue robe, & un grand bonnet, ou au plaisir de s'asseoir sur un

des quarante fauteuils du Louvre, fut allé, à l'exemple de DESCARTES philosophe dans un coin de la Nord-Hollande, & que là, uniquement occupé des grands & sublimes devoirs que la nature impose à quiconque a reçu d'elle un grand génie, il eut dit tout ce qu'il savoit pour l'avantage & le bonheur de l'humanité. Il n'étoit réservé qu'à toi, illustre & malheureux ROUSSEAU, de donner à ton Siècle l'exemple unique d'un désintéressement sans égal, & d'une vertu supérieure aux préjugés & à l'opinion : Heureux, si au lieu de la reconnoissance & des respects que la vérité devoit concilier à ses généreux défenseurs, l'injustice & les outrages de tes contemporains ne t'avoient forcé quelquefois à reprocher à la nature, les talens sublimes, qu'elle t'a prodigués.

J. P. L.



(*) REFLEXIONS

Sur le goût de la lecture & celui d'écrire généralement répandu en France.

Fructu non foliis, *astina. Phad, Fab, 15*
 L. 3. „ Appréciez le fruit sans compter
 „ les feuilles „ Voilà ce qu'on pourroit
 appliquer à cet écrit Hebdomadaire, si l'on
 avoit la présomption de s'en exagérer le
 mérite; mais c'est ce qu'on peut dire en

(*) *Note des Editeurs.* Ces réflexions sous le titre de *Discours préliminaire*, se trouvent dans la première feuille des *Affiches de Paris* de cette année: Quelques uns de nos lecteurs auront pu voir déjà, ces réflexions dans l'écrit même d'où nous les avons tiré, mais la vérité, la solidité de ces réflexions, le tour ingénieux & brillant que l'Auteur a su leur prêter, nous a fait penser, que ceux de nos lecteurs qui les ont vues, ne seroient pas fâchés de les revoir encore, & que les autres, qui très sûrement font le plus grand nombre, nous sauroient gré de les leur avoir fait connoître: Nous avons peut être un plus grand mérite encore d'avoir inséré ce morceau intéressant dans notre Journal, mais ce mérite, qui sera tenu sans que nous l'annonçons, par quelques uns de nos lecteurs, ne seroit pas envisagé comme un mérite par les autres, il vaut donc mieux, par prudence, plutôt que par modestie, le leur laisser ignorer.

général de toutes productions Littéraires, sans qu'il y ait presque d'exceptions. Cette étrange maladie d'écrire ou de lire ce qu'on écrit, dont nous sommes depuis long-tems travaillés, augmente encore tous les jours. Les livres semblent remplir un besoin de l'ame; il en faut pour tous les tempérammens de l'esprit, pour tous les degrés d'intelligence; ils doivent donc n'être guères moins variés de qualités & de substance que les alimens dont nous usons. Considérés sous ce point de vue, bons, médiocres, foibles, insipides &c. il n'est point de livres inutiles ou qui ne trouvent des lecteurs faits pour eux. Comme ici c'est la tête qui digère, le grand point est de bien choisir les lectures qui nous sont propres, & l'on a quelquefois lû pendant toute sa vie au hazard, sans avoir sçu faire ce choix. De là tant d'esprits cacochymes, tant de têtes délabrées par le mauvais chyle qu'elles n'ont cessé de faire en lisant beaucoup. Les medecins disent que tout est sain aux gens sains; cependant combien de compléxions vigoureuses ruinées, par l'usage ou l'excès des alimens les plus salubres. Ce qui se passe dans l'économie animale, par rapport à notre subsistance & aux réparations nécessaires arrive, suivant les mêmes Loix dans l'œ-

conomie intelligible. On se plaint, (& nous nous sommes plaint les premiers, contre nos propres intérêts,) de l'incontinence qui multiplie si prodigieusement parmi nous & les Auteurs de toute trempe, & les livres de toute espèce, & les lecteurs de tout calibre. Jamais on ne vit en effet de fermentation semblable à celle qui s'est faite dans les têtes, depuis 25 ou 30 ans. On revient sur tous les pas de ceux qui ont écrit avant nous; on remue les Bibliothèques; on remanie toutes les matières. Tout fourmille de gens de Lettres; le nom du moins est devenu si commun, si vulgaire même, qu'il est aujourd'hui presque ridicule de l'être & de ne l'être pas. Cependant on veut que nous nous défions de cette grande fécondité; on craint qu'elle ne soit le présage d'une décadence inévitable; les étrangers, qui nous observent, nous menacent d'une révolution littéraire; on calcule déjà nos pertes, on prétend nous les démontrer. Mais pourquoi nous envier nos avantages? Autrefois, excepté les Moines & tout ce que l'on nommoit Clercs, Personne en France ne savoit lire; il viendra peut-être un tems où l'on aura de la peine à trouver chez nous un hom-

ne sans Lettres. Arrêtons nous à cette idée qui nous présente les plus agréables images. Il y avoit dans la Palestine une Ville appelée *la Cité des Lettres* ou *des Livres*, *Cariat Sepher*: Figurons nous, dans une des plus belles contrées de l'Europe, toute une Nation adonnée aux Lettres. Si c'est trop de la Nation entière, mettons en du moins la moitié. Il y aura le Peuple Corps & le Peuple esprit; & comme le Corps est communément de plus grand service que l'esprit pour une infinité d'usages, quelque attrait qu'ait pour nous le dernier, la nature seule remettra l'égalité dans ce partage. Pour le Peuple Corps, on n'est point en peine de sa population & de sa durée; mais comment le Peuple esprit pourra-t-il devenir jamais aussi nombreux? Comment! par la progression naturelle établie dans l'ordre des choses. Pour peu que le goût de l'instruction s'étende ou continue seulement à peu près dans la même proportion que la démangeaison d'écrire, tout le monde se trouvera plus ou moins Lettré, sans presque s'en appercevoir. Nous nous électrifions tous les uns les autres. Je lis un ouvrage, & si je le goûte, si l'Auteur me force à l'estimer, il m'humilie nécessairement. Aussi tôt un secret mou-

vement d'orgueil fait germer la jalousie dans mon cœur, & cette jalousie, déguisée sous le nom d'émulation, beaucoup plus honnête, est une vocation marquée pour écrire. Je veux produire aussi mes pensées; après avoir tant lû les autres, je veux qu'on me lise à mon tour, & je deviens moi-même Auteur. Point de contagion plus subtile & plus prompte que celle des livres. Les Poètes surtout, engeance féconde qui croît chez nous dans les plus arides bruyères, les Poètes pulluleront bientôt sous tous les degrés de cette région, depuis le Conquête jusqu'à St. Jean-pied-de-port, & dans tous les points de notre latitude. C'est alors qu'on reconnoîtra l'importance & l'utilité des Journaux; mais au lieu de n'attribuer qu'à un petit nombre d'écrivains privilégiés le don exclusif d'annoncer & de juger sagement les productions d'esprit; au lieu d'éteindre l'émulation, en imposant silence à ceux qui pourroient avoir autant ou plus de talents pour le même objet, on les laissera se multiplier & s'éclipser successivement; ce qui ne peut tourner qu'au bien du public. Notre Feuille, qui depuis quinze ans en a déjà produit plusieurs, à qui l'*Avant-coureur*, & quelques

autres papiers publics ou Journaux de nouvelle date, doivent leur naissance, jouit dès à présent des honneurs d'une maternité très féconde, & nous verrons sans doute un jour sa postérité s'accroître encore. Prévenons toutes les objections. Si tout le monde écrit, & devient Auteur, que fera-t-on de tout cet esprit & de tous ces livres, dont nous sommes surabondamment, excédés, inondés, submergés? En un mot, quand tout sera dit, sur quoi l'esprit humain, pourra-t-il exercer son activité? Quand tout sera pensé, que tout sera dit, on recommencera, comme on fait depuis un tems immémorial, à penser encore & à redire les mêmes choses. Tout n'est que répétition dans ce monde. Une génération passée, une autre succède, & ce sont par tout, les mêmes cerveaux, les mêmes organes, les mêmes hommes. La nature ne fait point de moules nouveaux, de nouvelles formes; elle se copie très exactement. Quant à la population littéraire, à quelque excès qu'elle puisse aller, on n'en sera pas plus surchargé qu'on l'est au bout de quelque tems de cette multitude de livres qui n'ont qu'un instant de vie, qui naissent & qui meurent; qui revivent & disparaissent.

encore. Dans le monde moral & dans le physique, ce sont les mêmes vicissitudes. Voyez combien au printems la terre déploye, étale de richesses! Quel luxe, quelle profusion de fleurs & de feuilles! Ces arbres si beaux, si touffus, sont en peu de jours entièrement dépouillés; l'hiver; achevant le dégât, ne laisse aucun vestige de cette verdure qui paroît les Jardins, les Forêts & les Campagnes. Ainsi se consume insensiblement, ainsi sera toute consumée quelque jour cette inombrable quantité de livres dont nous marquons la naissance; il n'en restera point de traces.

Apprenez, petits ouvrages,
A mourir, sans murmurer.





FATME ET SALEM

Ou, on aime pour les autres.

CONTE INDIEN. (*)

Vous m'aimez, belle FATME. — Si
 je vous aime, mon cher SALEM! Ah!
 Cruel; ce n'est pas à vous d'en douter,
 quelles preuves exigez-vous encore de
 cette tendresse qui ne finira qu'avec ma
 vie; qu'est mon ame même? — Oui je
 suis le plus heureux des hommes, si
 j'ai mérité un regard, un seul regard
 de la divine FATME; mais Maitresse
 de mon cœur, pardonnez à ma délica-
 tesse, à mes inquiétudes; le tendre
 amour se nourrit d'allarmes: Vous êtes-
 vous bien interrogée? Est ce bien moi
 que vous aimez, oui, moi, détaché
 de tous ces foibles alentours qui m'en-
 vironnent? On dit quelque bien de
 votre Amant dans le monde; j'ai eu
 la folle vanité, le malheur d'être écouté
 des femmes à la mode; mes amis m'ac-
 cordent un peu d'esprit: La fortune a
 daigné me favoriser; ie fais ce qu'on

(*) Par le fameux M. d'ARNAUD.

„ appelle du bruit à la Cour. Pardon-
 „ nez, encore une fois, adorable FATME';
 „ je crains que ces bagatelles, ces misé-
 „ res ne corrompent la source pure de
 „ cette passion qui nous unit; le senti-
 „ ment seul en doit être l'aliment : — Vous
 „ ne savez pas aimer, SALEM, il y a
 „ déjà longtems que je m'en plains; vos
 „ soupçons me désolent; Pouvez-vous
 „ penser que je ne vous aime pas pour
 „ vous même? Que m'importe la Cour,
 „ la Ville, toute la Terre? Je ne vois
 „ que vous dans l'univers; hors de vous,
 „ y a-t-il quelque chose qui existe pour
 „ FATME'? FATME' accompagne ces der-
 „ niers mots de ces larmes qui embellissent
 encore la beauté. SALEM se jette à ses
 pieds, revient sans cesse à lui demander
 pardon de la singularité de son amour,
 lui baise la main, se rejette toujours sur
 cette malheureuse délicatesse qui empoi-
 sonne ses plaisirs, quitte les genoux de
 FATME', & court chez lui se replonger
 dans de nouvelles réflexions bien oppo-
 sées à son bonheur.

SALEM avoit en effet de l'esprit, &
 l'esprit se plait à tourmenter la sensibilité;
 on pourroit le nommer le bourreau du
 cœur : Les mémoires Indiens nous disent
 même que SALEM étoit un peu Philoso-

phe; le moyen d'être heureux avec de la Philosophie? Il ne faut regarder les hommes que de profic, si l'on veut tirer parti de la Société; S'obstiner à les voir en face, c'est chercher à faire évanouir l'illusion, & l'illusion flatte. SALEM, quoiqu'il eût la manie de réfléchir, n'en étoit pas moins aimable: C'étoit une des plus agréables figures dans lesquelles BRAMA eût répandu l'ame la plus sensible. Il étoit riche, sans orgueil; il appartenoit aux premiers de l'Empire, & n'avoit nulle fatuité, nul vernis d'importance; sa réputation s'étoit étendue; dans les Indes on n'y parloit que de ses agrémens & de ses bonnes qualités; il n'étoit pas étonnant qu'avec de pareils avantages, il eût les bonnes graces de FATME', une des plus jolies femmes d'Agra. Son cœur, pétri de tendresse, en imposoit à son esprit: Elle croyoit à l'amour pur, comme les dévots de son pays croient à la transmigration des ames: Elle avoit dix-sept ans, & elle égaloit son Amant à Brama.

La jeunesse, l'ivresse inséparable de cet âge n'empêchoient pas SALEM de rechercher la Compagnie des Sages; il étoit estimé des plus Savants Bramines. Un des plus distingués par le rang & par les

connoissances gymnosophiques, NIRSA aimoit beaucoup SALEM; il lui avoit, en quelque sorte, donné une nouvelle vie; il l'avoit arraché à ces égarements où ses premiers pas alloient le précipiter. SALEM le chériffoit aussi comme son tendre ami, comme son père.

Il vient chez le jeune homme, le trouve enseveli dans une espèce de méditation profonde. „ Qu'avez-vous, SALEM?
 „ Vous me paroissez rêveur, occupé; seriez-vous abimé dans l'étude de la Philosophie? Ce ne sont pas là les nuages qui obscurcissent les beaux jours.
 „ Ah! SALEM, parlez à votre Ami; ouvrez lui votre ame: Une passion vous dévore, & à vingt-deux ans, ce ne peut être que celle de l'amour. — Oui, respectable NIRSA, je vous offenserois, j'offenserois l'amitié, la confiance, si je vous cachois les moindres replis de mon cœur; il est votre ouvrage: NIRSA, j'aime, & vous ne savez pas ce qui me trouble en ce moment; je voudrois être aimé pour moi même: On me dit que je le suis, ajoute SALEM d'un ton plus bas, & en regardant le Bramine. — Quoi! mon enfant, vous êtes encore si peu avancé dans les connoissances de notre être? Il n'y a point,

„ mon cher SALEM, de pur amour, d'a-
 „ mour désintéressé, qui se concentre en
 „ soi même, qui se nourrit de sa pro-
 „ pre substance; ce sont là de ces chi-
 „ mères, de ces rêves brillants qui ne
 „ doivent point vous séduire, vous sur-
 „ tout à qui je me suis plu d'ouvrir les
 „ yeux sur les infirmités de l'esprit hu-
 „ main; je dirai plus, on n'aime que
 „ pour les autres; j'en suis fâché pour
 „ l'honneur de l'humanité, pour l'illusion
 „ des plaisirs; mais c'est une vérité qui
 „ n'est que trop évidente, trop établie;
 „ elle est palpable. -- Vous me désespérez;
 „ oui, mon esprit embrasse tout ce que
 „ vous dites, & c'est ce qui fait mon
 „ malheur; mais mon cœur, NIRSA,
 „ mon cœur s'élève contre vous; il me
 „ parle pour FATME'; Elle est si belle,
 „ Eh! oui, c'est la beauté que vous croyez
 „ aimer; mais la beauté, mon ami, est
 „ trompeuse: Elle se trompe elle même;
 „ je me répandrois, à ce sujet, dans les
 „ raisonnements les plus victorieux; vous
 „ m'écouteriez: La vérité passeroit dans
 „ votre âme, & vous garderiez votre
 „ amour. Un regard de FATME', j'en
 „ conviens, est plus persuasif, plus puis-
 „ sant que tous nos discours; mais, mon
 „ cher SALEM, vous rendez-vous à l'ex-

„ périence? On ne résiste pas à ce Phi-
 „ losophe là. --- Que dites-vous, mon ami,
 „ mon Maître? — Que je vous prouverai
 „ aisément que FATME' ne vous aime
 „ pas pour vous même. Que dis-je? Elle
 „ vous aime pour les autres. J'en re-
 „ viens toujours à cette malheureuse vé-
 „ rité; décidez vous: Vous sentez-vous
 „ assez de force pour vouloir être éclairé?
 „ Il faut être de bonne foi.

SALEM, à ces mots, étoit tombé dans
 une cruelle perplexité; il étoit impatient
 d'être pénétré d'une vérité qu'un desir
 aussi fort lui faisoit repousser. Il s'écrioit...

„ oui, je suis bien persuadé que FATME'
 „ ne m'aime pas comme je le voudrois...
 „ & puis un moment après, dans le fond
 „ de son cœur... „ elle m'aime si ten-
 „ drement... „ Voyez, poursuit NIRSA
 „ déterminez-vous, mon cher SALEM, je
 „ vous convaincrâi.

Quelle terrible situation pour un Amant!
 quels orages dans l'ame de SALEM! enfin
 il tombe aux pieds du BRAMINE comme
 un homme égaré de douleur... „ Eh!
 „ bien, cruel, arrachez-moi donc mon
 „ erreur que je déteste & que j'adore:
 „ Rendez-moi le plus malheureux des
 „ hommes; --- je vous rendrai le plus sage.
 NIRSA dit, & aussi-tôt SALEM, par le

pouvoir du Savant BRAMINE qui étoit favorié des génies élémentaires, produisoit encore de nouveaux agréments, un air plus sûr de plaisir, un son plus séduisant, il devoit le modèle des Amans, c'est à dire, qu'il devoit réunir toutes les grâces, tous les charmes aux yeux de FATME mais par le même enchantement, car c'en étoit un des plus prodigieux, SALEM devoit aussi se montrer laid, & désagréable à sous les autres yeux, sans esprit, sans considération; SALEM, en quelque sorte, n'alloit exister que pour sa Maîtresse, & il lui étoit défendu de révéler les secrets jusqu'à l'instant qu'il reverroit NIRSA.

SALEM, emporté par des desirs qui se combattent, court chez FATME. Vous m'aimez donc FATME, d'un amour à toute épreuve? ... Oh! ne vous voilà-t-il pas encore aussi ridicule que vous étiez ce matin? En vérité, vous me feriez mourir de douleur, &c. SALEM, que voulez-vous que je fasse pour vous rassurer? Parlez... SALEM disoit dans son ame, Quelle joie! Quel triomphe pour moi, si NIRSA étoit trompée par moi, &c. JAMAIS FATME n'avoit tant aimé SALEM, jamais il n'avoit fait voir plus d'agrémens. Ils vont dans les cercles. FATME

entend dire par-tout; que SALEM est mauffade, ennuyeux? Il est laid à faire peur... S'il ouvroit la bouche, on se regardoit, & on se disoit... mais c'est singulier. comme il est devenu brutal, péfant, bête... SALEM pourtant n'avoit jamais eu un meilleur ton, plus d'esprit, de feu, d'imagination, & FATME' en avoit senti tous les charmes. Les habits de SALEM paroissoient n'avoir nulle grace, nulle élégance. Ils étoient de la façon la plus gauche, de la couleur la plus sombre; ses éléphants, ses palenquins, ses bijoux n'étoient plus cités comme modèles, ou si l'on en parloit, ils étoient tournés en ridicule. On ne le regardoit point à la Cour; à peine l'appercevoit-on dans les Sociétés; elles se le renvoyoient comme l'être le plus décrié par son extérieur & par tous les alentours... pour cela, Madame, disoient les Bégeules importantes d'AGRA à FATME', je ne comprends pas comme une femme telle que vous, à pt se prendre de passion pour un homme aussi insupportable que SALEM; mais remarquez-vous qu'il est d'une laideur hideuse? Il n'a pas la moindre idée d'esprit. C'est l'ennui même. On le nomme le Magot de la Cour: *C'est une horreur.*

FATME' ne perdoit aucun de ces traits; ils entroient tous dans son cœur, & y faisoient de profondes blessures. SALEM, si l'on peut parler ainsi, suivoit des yeux les moindres mouvements de son ame; il lui trouvoit de l'humeur, des caprices, des froideurs; ils augmentoient de moment en moment; elle étoit moins vraie, moins passionnée dans les expressions de sa tendresse; moins occupée du soin de plaire

SALEM: Il la surprend plongée dans une mélancolie profonde; il frémit. . .

Qu'avez-vous, belle FATME'? — Rien —

Rien! mais un sombre nuage est sur votre front.... elle laisse tomber une larme dans son sein: — Vous pleurez, mon adorable Maitresse, & qui peut faire couler une larme des beaux yeux de FATME'? Ah! vous ne m'aimez plus. —

Eh quoi! toujours de vos extravagances? Ne sauroit on avoir des chagrins sans cesser de vous aimer? — Quoi!

vous auriez des chagrins que vous m'envieriez la douceur de partager? —

Laissez moi, SALEM, vous me désespérez; vous êtes le plus cruel des hommes: Il semble que vous épiez tous les secrets de mon cœur. — Mais si je vous

suis cher, devez vous avoir des secrets, pour le plus fidele, le plus tendre des

amants ? — Encore une fois , ne voilà-t-
il pas vos larmes qui vous trahissent ?
FATME' pleure , & j'ignore le sujet de
ses pleurs ! — Que voulez vous de moi ,
SALEM ? Le monde m'est insupportable...
odieux. — Ah ! que vous importe le
monde ? Vous m'aimez ; je vous adore :
Vous êtes ma divinité. — Com-
ment , poursuit FATME' , en essuyant
des pleurs qui la rendoient encore plus
belle , plus touchante ; être entourée de
gens qui prennent plaisir à me tour-
menter , à... Vous savez combien vous
m'êtes cher ; je ne saurois souffrir qu'on
s'attache à vous déprimer. — Me dé-
primer ? Ah ! que me font tous ces dis-
cours , l'univers entier , si j'ai le bon-
heur de plaire à la belle FATME'. — Sans
doute vous réunissez à mes yeux tous
les talens de plaire ; mais... je suis in-
dignée que les autres yeux ne voient
pas comme les miens. — & vous ma-
vez toujours dit que vous m'aimiez
pour vous même , ajoute SALEM avec
des larmes. — & qui vous dit le con-
traire ? Tenez , SALEM , vous devenez
d'une humeur détestable , d'un commerce
affreux ; on ne sauroit plus vivre avec
vous : Je suis bien malheureuse , &...

FATME' n'achève pas, pleure encore, boude, repousse son Amant qui lui baisoit tendrement la main, & court s'enfermer dans un Cabinet, sans vouloir entendre SALEM.... Ah! NIRSA, NIRSA, s'écrie-t-il, je crains bien que vous n'ayez raison. De nouveaux propos assiègent les oreilles de FATME'; ses yeux pourtant n'avoient jamais trouvé SALEM plus aimable; mais de plus en plus il le devoit moins aux autres. FATME' esuyoit sur son gout d'éternelles plaisanteries; le moment approchoit où son gout alloit être sacrifié à la vanité, & il n'est point de petites mortifications pour l'amour propre.

Nous passons une infinité de détails, de gradations dans la mauvaise humeur de FATME', que nous renvoyons à lire dans l'original indien: Nous nous contenterons de dire que SALEM plus tendre, plus passionné, plus charmant en effet, fut exposé aux duretés, aux emportemens, aux invectives même de la part de FATME'. Il touchoit enfin à l'instant de ne plus douter de l'effet des menaces de NIRSA, lorsqu'il reçoit ce billet.

Il est inutile de nous tourmenter d'avantage l'un & l'autre; ne me demandez point compte de mes sentimens; j'aurois peine moi-même à les dévelo-

JANVIER 1768. 69

per ; je vous crois toujours fort aimable ; mais je sens que je ne vous aime plus, point de reproches, je vous prie, j'ai combattu longtems pour vous épargner cet aveu ; il m'est arraché ; j'attends de vous des procédés : Nous ne nous verrons plus ; Comptez au reste sur mon estime, FATME'.

SALEM n'a pas achevé la lecture de cet écrit funeste, qu'il étoit déjà aux pieds de la perfide.... „ Ingrate, s'écrie-t-il au milieu d'un torrent de larmes, voilà donc le terme de cet amour qui devoit être éternel ? Que vous ai-je fait ? Quel est mon crime ? N'ai-je plus ces agréments ? — Vous les avez tous ; je vous l'ai écrit ; mais, SALEM, suffit-il d'être aimable pour être aimé ? Qu'il est cruel de voir incessamment contredire son choix, ses goûts ! — Je vous entends ; vous vous expliquez assez : Je déplais à mes rivaux, à des méchants. — Oh ! à tout le monde. — Et qu'est-ce que le monde pour deux Amants ? — Mais on est forcé de vivre un peu pour lui. — Ah ! perfide, vous avez prononcé ma mort : Non vous ne m'aimez pas pour vous-même : Le voile est déchiré : Triomphe, barbare NIRSA. Ah ! FATME' si vous saviez....

SALEM, malgré la deffense du Bramine, alloit parler, instruire FATME' du fatal encharnement, lorsque le sage Vieillard paroit.... „ Eh bien, mon cher SALEM, se-
 rez vous encore le jouet des songes
 de la Terre? Êtes-vous éclairé...? Ma-
 dame, vous étiez l'un & l'autre dans
 l'aveuglement: Vous, lorsque vous lui
 avez promis un amour indépendant de
 la vanité, & lui, quand il à cru à cette
 tendresse au dessus des forces du cœur
 humain. Croyez moi que cette petite
 aventure ne vous brouille pas: Réflé-
 rez-vous par de nouveaux nœuds, sans
 que cela tire à conséquence; je suis sa-
 tisfait, si j'ai pu vous faire connoître
 la vérité à tous deux, je mets fin à
 l'enchantement qui montrait SALEM si
 différent de ce qu'il est en effet; tout
 le monde aura les yeux de FATME'.

FATME' aima SALEM avec plus de trans-
 port que j' mais: Elle fit même des folies
 pour lui; mais elle n'osa plus lui dire
 qu'elle l'aimoit pour elle même: Ils bu-
 rent encore le doux poison dans la Coupe
 de l'amour; l'ivresse, à la vérité, n'alla
 plus jusqu'à faire tourner la tête à SALEM,
 au point d'oublier l'épreuve du Bramine.
 Les Mémoires ajoutent que FATME' enfin
 quitta SALEM pour un homme sans esprit,

sans figure, de peu de naissance, n'ayant
 nul talent, nulle vertu, dénué de tout
 mérite; mais il étoit à la mode. On veut
 aussi que SALEM se soit consolé; il parut
 corrigé; il lui échappa cependant un jour
 de dire à NERSA. „ Est il bien vrai que
 „ FATME „ m'aimoit pour les autres? „





DE LA POLITESSE ET DU ROUGE.

Et se moquer du monde est tout l'art d'en
jouir.

Greffet. Méchant.

L'AMI qui le premier chercha à trahir son Ami, fut l'inventeur de la politesse, la femme qui la première voulut plaire en dépit de la nature inventa le rouge; c'est toujours au besoin que l'on doit les découvertes utiles; car sans la politesse que deviendroient tous ces fots, tous ces fats polis qu'on souffre, qu'on aime même aujourd'hui dans la société, & sans le rouge que deviendroient tant de décrépites beautés, qui font les honneurs du monde à la jeunesse novice & naive qui y entre.

C'est donc une très belle institution que celle du rouge & de la politesse; il en coûte si fort, pour acquérir des vertus, il en coûte si peu, pour avoir de la politesse, la nature est si avare des beautés réelles, on peut être belle en peinture à si

bon marché, que ce n'est pas la peine à mon gré, d'envier les vertus ou les agrémens d'autrui, & moins encore celle de chercher à les acquérir.

— On pense assés généralement de même, & on agit en conséquence, surtout par rapport aux vertus (*). Cependant comme dans aucun genre les hommes ne sont jamais du même sentiment, il s'est trouvé autrefois (on dit même qu'il existe encore aujourd'hui, quoi qu'en très petit nombre) quelques personnes de mauvaise humeur & de plus mauvais gout encore, qui n'aiment point la politesse & qui détestent le rouge.

On devroit sans doute ne faire aucune attention, au sentiment ridicule & absurde de ces détracteurs de la politesse &

(*) *Note de l'Auteur.* Une remarque essentielle à faire ici, c'est qu'on est parvenu à imiter mieux la vertu par la politesse, que la beauté par le rouge; au moins, c'est ainsi qu'on le pense: Il n'en est rien peut-être, mais je conçois très bien pourquoi cela a dû paroître ainsi; comme dans ce siècle, on se connoit beaucoup mieux en beautés qu'en vertus & qu'on s'y attache incomparablement davantage, on a dû naturellement, être plus difficile sur l'imitation de la beauté qu'on connoit & qu'on aime, que sur celle de la vertu, qu'on connoit peu & qu'on n'aime point.

du rouge ; on devroit même peut être , se réunir pour les faire envisager comme de vrais ennemis de l'humanité. Eh ! ne le font ils pas en effet , en cherchant à bannir de la société deux biens aussi essentiels , aussi nécessaires à notre bonheur que le rouge & la politesse ; car encore un coup , que deviendroient tant de lots , tant de fâts , tous les B** tous les D*** sans la politesse ; que deviendroient tant de laidronnes , tant de visages haïssables , toutes les B*** toutes les D*** sans le rouge & les autres secours de la toilette.

Il faut l'avouer ; il est étonnant que dans un siècle tel que le nôtre , on rencontre encore des hommes assez déraisonnables pour ne point aimer ce que chacun aime , pour vouloir penser d'après eux mêmes & non d'après les autres ; cependant comme , sur tous les sujets , & surtout sur ceux qui intéressent directement le bien de l'humanité , il est important qu'il ne reste pas aux hommes l'ombre du doute , que l'on me permette de discuter les raisons de nos ennemis , qui quoique ridicules & bien foibles , ne laissent pas que de faire impression quelquefois sur des hommes peu instruits des vrais intérêts de la société.

Mais avant de commencer , je dois d'a-

vance demander grace à mes lecteurs polis, s'ils trouvent dans les raisonnemens de leurs adverfaires, quelques expreffions trop fortes qui pourroient bleffer leur délicateffe; c'est la manière de ces gens là, de dire, ou tout au moins de prétendre dire, la vérité fans la déguifer ni l'adoucir, de dire naïvement ce qu'ils penfent, fans s'inquiéter fi cela doit plaire ou non. Ils ont tort fans doute, & chacun fçait affés, qu'il ne s'agit pas de dire ce que l'on penfe, mais ce qui convient; cependant, ne fut-ce que pour rire à leurs dépends, écoutons les.

„ Vous nous vantés, difent ils, le rouge
 „ & la politeffe, mais quels avantages ti-
 „ rés vous de ces deux institutions que
 „ la vertu réelle d'une part, que la beauté
 „ ou la modettie de l'autre ne vous euflent
 „ beaucoup mieux procuré.

„ Nous favons qu'à Venife le carnaval
 „ eft d'institution politique: Les Nobles
 „ craignants fans doute que le peuple ne
 „ fentit trop fa fervitude & leur despo-
 „ tisme, a voulu que pendant fix mois
 „ tous les états fuflent confondus & de-
 „ vinflent par là même égaux, afin que
 „ le peuple jouiffant d'une liberté appa-
 „ rente fous le mafque, put fe confoler
 „ mieux de fon esclavage réel.

„ Nous concevons cette idée, nous
l'approuvons même à Venise, ou le
Gouvernement des Aristocrates quoi-
qu'absolu, ne laisse pas que d'être équi-
table & modéré; mais que pour cou-
vrir leurs intrigues & leurs bassesses,
quelques hommes vils & criminels,
ayent introduit la politesse, des usages,
des manières qui par elles mêmes ne
font rien, & que d'autres hommes
honnêtes & vertueux, ayent eu l'im-
bécillité de les imiter, c'est ce que
nous ne saurions concevoir jamais. Que
pour couvrir leurs rides ou un teint
chinois, quelques femmes se soyent mi-
ses du blanc & du rouge, cela se com-
prend facilement, cela peut même se
pardonner (que d'indulgence en effet
ne doit on pas aux infortunés!) mais
que des femmes jeunes & belles ayent
été assez dupes pour se confondre sous
le même masque avec ces femmes dif-
graciées de la nature, ô femmes aim-
ables, qui futes toujours si éclairées sur
les vrais intérêts de votre figure, ô
femmes, si dangereusement trompées,
à ce trait nous ne vous reconnoissons
plus.

„ Nous soutenons donc hardiment &
il faudra qu'on en convienne avec nous.

10 qu'il n'est point d'homme poli qui ne
 20 soit un fripon ou un imbécille, qu'il
 30 n'est point de femme enluminée qui ne
 40 soit haïssable ou dupe: Il n'est point
 50 d'autre alternative & qui, pour defen-
 60 dre l'honneur des hommes, qu'il pré-
 70 tendroit que nous attaquons, ne vou-
 80 droit pas l'admettre, feroit pis que nous
 90 encore, puisqu'en ne voulant pas con-
 100 venir qu'une partie des hommes est
 110 imbécille & une partie des femmes du-
 120 pe, il diroit, ou autant vaut, que tous
 130 les hommes sont fripons & toutes les
 140 femmes haïssables, ce que nous n'avons
 150 eu garde de dire, & ce que nous ne
 160 pensons point.

170 Que les gens polis, qui ne sont pas
 180 toujours décens ni honnêtes, viennent
 190 actuellement, nous donner le titre
 200 qu'ils croient fort humiliant, de bar-
 210 bares & d'hommes grossiers, nous le
 220 recevrons sans peine & nous leur di-
 230 rons sans amertume, mais avec force &
 240 liberté: Vous qui par des tons, des
 250 airs, des grimaces vaines, prétendés
 260 honorer l'humanité, c'est vous, c'est
 270 vous memes qui l'avilissés & non point
 280 nous: Infensés que vous êtes, en vou-
 290 lant introduire dans la Société, l'usage
 300 general de la politesse & du rouge, ne

» voyés vous pas que vous en établiffé
 » de même le befoin; befoin qui n'étant fond
 » comme nous l'avons vu, que fur
 » défaut de la vertu & de la beauté réell
 » prouveroit, s'il étoit reconnu néceffair
 » généralement, que dans la Société en
 » tière, il n'est plus ni vertus ni beaut
 » naturelles. Soutenés donc, homm
 » polis & qui avés intèrèt à vous dégu
 » fer, soutenés ce principe injurieux
 » l'humanité, mais qui vous est utile, no
 » ne nous y oppoferons point : Poûs nou
 » qui plus juftes ou plus heureux, app
 » cevons encore quelques vertus dans l'
 » nivers, pour nous qui eftimons pl
 » les hommes que nous blamons, q
 » vous qui les flattés fans pudeur, for
 » par une expérience malheureufe & jou
 » nalière, de convenir qu'il n'est c
 » trop d'hommes dans la fociété qui fe
 » vicieux & méchans, qu'il n'est c
 » trop de femmes qui ne font point
 » qu'elles cherchent a paroître, nous ce
 » venons cependant & nous aimons à
 » dire, qu'il est encore dans le moi
 » quelques hommes fupérieurs, qui p
 » vent être respectés & eftimés fans
 » déguifer, qu'il est quelques femmes
 » res, qui fans rouge, fans pompons
 » fans coquetterie, font dignes d'infp

une passion fougueuse, avec le tendre respect qui la modère & l'ennoblit.

„ Comme dans le commerce on a introduit l'argent comme signe représentatif des richesses réelles, il semble qu'on a voulu de même, établir la politesse & le rouge, l'un comme signe des vertus, l'autre comme signe de la beauté: Sans prétendre contester ici l'utilité de l'établissement de ce signe fictice dans le commerce (utilité qui pour le dire en passant, ne nous paroît pas trop bien prouvée (*)) il nous paroît qu'en voulant apliquer aux mœurs des hommes & aux agrémens des femmes cette

(*) *Notte de l'Auteur.* Ces gens ci paroissent être ennemis nés de tous les établissemens utiles, car s'ils n'aiment point la politesse & le rouge, ils ne font guères plus de faveur au commerce, au moins extérieur; & parce qu'il en coûte chaque année la liberté & la vie à quelques milliers des Nègres de l'Afrique, pour que nous autres Blancs de l'Europe, puissions prendre du café avec du sucre, ils crieront volontiers au meurtre: Leur grand mot est surtout celui ci, vos pères sans sucre & sans café, étoient ils moins heurenx que vous? Pour mettre fin à cette objection éternelle & puérite, faisons leur à nôtre tour cette question unique; L'âne a-t-il les mêmes besoins que l'homme, nos pères n'étoient ils pas des hommes grossiers, ne sommes nous pas des hommes polis?

» découverte tant célébrée dans le com-
» merce, on n'a fait autre chose que
» d'injurier les uns & les autres, il nous
» sera très facile de le prouver.

» C'est la difficulté des échanges, lorsque le
» commerce s'est étendu, qui a introduit
» l'usage de l'argent, mais comme ici
» cette cause ne sauroit avoir lieu, nous
» disons sans balancer aux deux sexes,
» vous n'avez inventé un signe pour la
» vertu & pour la beauté, que lorsque
» vous n'avez plus eu ni l'un ni l'autre;
» c'est vous mêmes qui nous forces de le
» dire & n'est ce pas là vous injurier ?

» Cette comparaison de l'argent, de la
» poitresse & du rouge qui pourroit da-
» bord ne paroître qu'apparente, n'en est
» pas moins réelle, & les effets égaux
» que produisent ces institutions, le prou-
» vent très sûrement de reste. Dans les
» unes comme dans les autres, le signe
» représentatif est devenu la chose elle
» même & la réalité s'est évanouie pres-
» qu'en entier. Ainsi par un renversement
» fatal & qui pourroit n'être que plaisant,
» s'il n'étoit si dangereux, c'est celui qui
» possède le signe sans les richesses primi-
» tives & réelles, qu'il doit servir seu-
» lement à représenter, qui seul est riche

& qui peut jouir, c'est l'homme sans
 vertus & sans mœurs, mais qui a de
 la politesse, qui seul est respecté, c'est
 la femme, qui sans agrémens, sans
 beautés, possède l'art de se mettre du
 blanc & du rouge, qui attire seule les
 hommages des hommes; tandis que le
 Cultivateur qui possède les richesses de
 la nature, traîne sa vie dans la misère,
 que l'homme honnête & vertueux, que
 la femme qui ne connoit que le rouge
 aimable de la pudeur & de la beauté,
 restent ignorés, s'ils ne sont haïs ou
 méprisés. Et l'on voudroit après cela,
 que nous nous soumissions à ce désor-
 dre, que parce que la meilleure partie
 des hommes est dans le délire, nous
 nous y livrassions aussi, non, nous n'y
 consentirons jamais, nous aimons trop
 la vertu, pour devenir jamais des hom-
 mes polis.

LYCURGUE permit le vol à SPARTE, nous
 ne Pignorons pas, nous avouons même
 que cette institution qui paroît, non-seule-
 ment bizarre, mais criminelle au premier
 coup d'œil, n'étoit ni l'un ni l'autre à
 SPARTE, parce qu'elle avoit un but & mê-
 me un but louable, conforme à l'esprit des
 loix que LYCURGUE donnoit à ses con-

29 citoyens. Mais nous, en établissant
 29 qu'on peut trahir, calomnier autrui,
 29 pourvu que ce soit sous le masque de
 29 la politesse; qu'on réponde, quel a été
 29 notre but? Sera-ce peut-être, afin que
 29 les hommes, originaires égaux par la
 29 nature, sans loix comme sans supérieurs,
 29 fussent rendus à leur état primitif, car
 29 dans le fonds, & nous ne craignons pas
 29 de le dire, par la friponnerie pres-
 29 qu'universellement introduite dans la
 29 Société, nous sommes comme étant
 29 sans loix & sans supérieurs, échappant
 29 constamment aux unes par nos déguise-
 29 mens divers, & nous soustraisant pres-
 29 que toujours au pouvoir des autres, par
 29 notre adresse à tromper & à séduire;
 29 mais une plaisanterie ne peut-être une
 29 raison, & nous soutiendrons toujours,
 29 ce que nous avons répété plus d'une
 29 fois, que des hommes, que des femmes
 29 intéressés à se déguiser l'ont fait, & que
 29 d'autres sans avoir le même intérêt,
 29 ont imité les premiers par sottise.

29 On pourroit nous objecter peut-être,
 29 que chez tous les peuples & dans tous
 29 les ages, la politesse a été connue &
 29 l'art commotique (*) en honneur;

1 (*) *Art Commotique*, c'est-à-dire, l'art de
 se

„ mais l'antiquité d'un usage n'en établit
 „ point l'utilité, & dans ce cas particu-
 „ lier, tout ce qu'elle pourroit prouver,
 „ tout ce qu'elle prouve en effet, c'est
 „ que dans tous les tems & chez toutes
 „ les nations, il y a eu des fripons qui
 „ ont cherché à ne pas le paroître, & des
 „ femmes qui ont taché de suppléer par
 „ l'art, aux agrémens que la nature leur
 „ avoit refusé.

Les gens qui raisonnent sont volontiers
 bavards, & si nous voulions écouter en-
 core les ennemis de la politesse & du
 rouge, ils seroient loin d'avoir tout dit,
 bornons nous aux raisonnemens que nous
 venons d'entendre, qui sont d'ailleurs les
 plus concluans à leurs gré, & combat-
 tons les aussi brièvement, que la frivo-
 lité de leurs objections le mérite & que
 la politesse l'exige; car (& on ne sau-
 roit trop le dire aux fots, qui ont des
 prétensions) la politesse ne permet point

se farder, qui faisoit autrefois un art particu-
 lier, qui comprenoit non seulement toutes les
 espèces de *fard*, mais encore tous les medica-
 mens, qui servoient à détruire, à cacher les
 difformités corporelles; & c'est cette dernière
 partie de l'ancienne *Commodique*, que nous
 nommons *Orthopédie*.

que l'on soit long sur aucun sujet; Nous serons peut être forcés de manquer nous mêmes à cette règle, & à celle ci plus sage encore qui ne permet jamais à un homme poli de raisonner; mais l'avantage de se servir des mêmes armes que nos ennemis, dans la cause même de la politesse, est la seule raison qui puisse, non seulement nous excuser, mais nous forcer à manquer à cette règle respectable, car on peut nous croire facilement, *raisonnier* n'est non plus de notre gout, que de celui du Siècle, & c'est en dire assez, sans doute.

Dans le long bavardage de nos raisonneurs on a pu s'apercevoir sans peine, que leur grande objection, que l'objection sur la quelle ils reviennent sans cesse, est celle ci: *La politesse est un masque pour des fripons.* Nous embarasserions, je crois diablement (*) nos prétendus Philosophes, si nous convenions bonnement avec eux que nous sommes des fripons;

(*) *Diablement*; mot très poli & qui l'est d'autant plus qu'il paroît l'être peu; mot fort connu & très en usage dans la conversation, mais dont je ne sache pas, qu'aucun écrivain se soit encore servi; j'espère que cette partie nombreuse du public, à la qu'elle ce mot paroît être si cher ne saura quelque gré de l'avoir introduit jusques dans les écrits sérieux, tel que celui-ci.

car alors il faudroit bien que leur prétendu masque inutile à cacher des friponneries, que nous ne cachons point, servit à un autre usage & eut un autre but.

Ils prendront ceci sans doute pour une plaisanterie, mais très sûrement ce n'en est point une, & nous le prouverons bien vite. Car si ces Messieurs, comme nous avons lieu de le croire, n'entendent par *fripon*, qu'un homme qui s'aime plus que les autres (ou uniquement, il n'importe) qui préfère ses intérêts à ceux d'autrui, qui pour s'élever ou satisfaire ses passions, ne se pique pas de l'imbecille honneur, de ne point le faire aux dépens des autres; si c'est là, ce qu'ils appellent un fripon; oh! d'une voix unanime & très fort en riant, nous convenons avec eux que nous sommes des fripons, même de très grands fripons.

Ne voilà-t-il pas en effet, une forte grande tache à notre gloire & à notre honneur, que celle d'aimer moins les autres, que nous mêmes? Et parce que nous faisons quelquefois (& toujours par nécessité) un peu de mal aux autres, pour qu'il nous en revienne quelque bien, ne sera-ce pas une raison bien forte pour

nous cacher comme des infâmes ! Très sûrement les bonnes gens n'y sont plus , quand ils pensent que des considérations aussi ridicules & aussi puériles , ont introduit la politesse , & la doivent faire envisager comme ' un établissement qui nous deshonne ou qui nous perd ; Eh ! non Messieurs , ce n'est point du tout pour cacher quelques vices , que l'on ne cache plus , que la politesse a été établie , ou tout au moins qu'elle subsiste , cela eut été bon tout au plus , sous le regne de PEPIN LE BREF , mais aujourd'hui , nous croire capables d'une délicatesse aussi gothique , c'est sur mon âme , se moquer & on ne répond point à de pareilles inepties.

Mais , ajoutent nos bons gens , la politesse prend la place de la vertu réelle , qu'on n'aue plus & qu'on oublie. Eh ! Messieurs , que vous connoissés peu ce siècle , dont vous parlez : Nous n'estimons plus , nous oublions , dites vous , la vertu. Mais dans quel siècle , parmi quels hommes , le nom de la vertu , a-t-il été plus respecté , plus célébré : Poètes , Orateurs , Philosophes , tous s'empressent à l'envi à célébrer , à faire connoître la vertu , & si elle ne résiste pas dans tous les cœurs , son nom respectable est au moins , dans toutes les bouches.

Nous avouons que la vertu n'étoit pas faite peut-être, pour servir de sujet à des discours académiques, & que sa destination originelle, étoit de faire aimer le bien aux hommes, & de le leur faire pratiquer. Mais en changeant cette destination, je crois que les hommes loin d'être condamnables, méritent au contraire nos éloges.

Ils ont craint sans doute, que la vertu devenant trop commune parmi eux, ne perdît trop de son prix & de son éclat, ils ont pensé que la plupart des hommes devoient se borner à révéler son nom, & que les Prêtresses de Delphes, pouvant seules être inspirées autrefois, de même, il ne devoit y avoir que quelques hommes choisis, qui dussent être inspirés & conduits par la vertu. Il a donc très sagement été établi, qu'il en devoit être parmi nous de la vertu, comme du GRAND-LAMA dans les Indes, que ses Adorateurs ne voyent jamais & qu'ils en vénèrent davantage.

Nous sommes loin d'en disconvenir, la vertu est une bonne chose, mais il faut l'avouer aussi, elle a bien ses inconvéniens, ses désagrémens, & quoi qu'on en dise, les avantages qu'elle procure & les plaisirs qu'elle donne, sont souvent ache-

tes bien chèrement : Voyés au lieu de ces difficultés, de ces peines inséparables de la vertu, la facilité, & l'agrément même, des usages & des institutions que nous y avons substitué. Et qu'avons nous perdu dans le vrai par rapport aux mœurs, peu de chose, ou rien même, si on l'examine de près : Voyés ce qu'étoient nos pères avec la vertu, & voyez ce que nous sommes sans elle, mais avec la politesse qui en tient la place.

Ils étoient bons, & nous sommes aimables ; nous avons peut-être perdu quelque chose pour le fond, mais en revanche, nous l'avons bien regagné par la forme : Ils aimoient les autres presque autant qu'eux mêmes ; nous les aimons plus que nous mêmes aujourd'hui, au moins le disons nous ; Ils servoient la patrie, & nous de même, quand elle nous paye. Ils étoient bons pères, bons maris, amis fidèles & vrais ; fort bien, mais nous, ne sommes nous pas des pères plus tendres encore, puisqu'au lieu de conduire despotiquement nos enfans comme nos ancêtres, c'est eux aujourd'hui qui nous mènent : Pour la qualité de bons maris, personne je pense, ne nous la disputera, quelle douceur, qu'elle patience avec nos épouses, & le peintre du Marquis de Lisban (*) n'eut jamais pû lui faire

(*) Voyez le Conte de MARMONTES, intitulé, *Heureusement.*

une tête de mari, ni plus belle ni meilleure, que celles que nous avons naturellement : Quant à la bonne amitié, j'avoue qu'autrefois, on s'ennuyoit très fidelement, on change aujourd'hui & l'on s'amuse; & cela vaut mieux ce me semble. Ma foi, à le bien prendre, nous avons gagné de toutes manières à ce changement, & en dépit de la mauvaise humeur des Misantropes, nous resterons polis, aimables & nous serons... heureux quand nous pourrons.

L'ineptie des ennemis de la politesse & de rouge, paroît sur tout dans leurs raisonnemens contre cette dernière institution : Ils nous parlent, de pudeur, de modestie, tout comme si une femme pouvoit avoir l'une ou l'autre, aussi facilement, qu'elle se met du rouge, ou qu'elle place une mouche.

A la bonne heure, disent-ils, que les femmes disgraciées de la nature, cherchent à plaire, par le secours de l'art, mais que les autres se contentent des agrémens que la nature leur a donné; Que ces bons gens connoissent peu le moude; on diroit à les entendre, qu'une femme nous plait quand elle est belle & honnête; qu'elle sottise, eh! bonnes gens encore, apprenez donc, qu'une femme plait aujourd'hui par sa parure, par ses pompons & que si elle n'est pas minaudière & coquette, fut-elle d'ail-

leurs belle comme un ange, elle ne fera que inutile & ennuyeuse.

O femmes aimables & vous surtout qui cherchez à l'être, n'oubliez donc point que la nature ne put rien vous donner, que vous devez tout à l'art, & que pour nous plaire vous ne devés jamais paroître telles que vous êtes réellement, car, *non è bello, che bello, mà chè piace* (*),

(*) Nous donnons avis à toutes les femmes & surtout aux mères de famille, qu'il vient de paroître un petit ouvrage, qui doit être le manuel de toutes les jeunes personnes du sexe; il a pour titre: *Almanach des femmes* ou, Description de ce qu'il y a de plus curieux dans les mœurs, les usages & la figure des femmes, chez les différents Peuples de l'Univers avec, un recueil de secrets pour le teint, où tout l'art de la Toilette (excepté la science profonde des mines) est disertement traité.

Cet Almanach se trouve à Paris chez... On doit se presser, on n'en a tiré que 50 mille exemplaires, & l'édition est presque épuisée en entier.

NEUCHÂTEL

L.





ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.

I.

ESSAY sur les moulins à soye. & description d'un moulin propre à servir seul à l'organisme & à toutes les opérations du tord de la soye, suivie de cinq mémoires relatifs à la soye ou à la culture du mûrier par M. LE PAVEN, Procureur du Roi au Bureau des finances de la Généralité de Metz & Alsace, de la Société Royale des Sciences & des Arts de la même Ville. Imprimé à Metz in-4to. avec vignettes & planches. Se vend 8 L. en feuilles à Metz chez BOUGHARD Marchand Libraire, & à Paris chez BARBOU Imprimeur Libraire rue des Mathurins. On en trouve des exemplaires chez SCHWEIGHÄUSER, à Bâle. Cet ouvrage, indépendamment du Discours préliminaire instructif sur la naissance & les progrès de la culture de la soye à Metz, comprend trois parties : La 1^{re} est proprement une théorie du moulinage de la soye, on y

traite de ses apprêts, de ses différentes dénominations relativement à ces mêmes apprêts, de ce en quoi différent *mouliner* & *filer*, & l'on donne une idée de la méthode d'organiser & des machines qui y ont servi jusqu'à présent.

L'Auteur passe ensuite à une dissertation sur le but du moulinage, & appuyé des raisons de Mrs. DE REAUMUR & DU HAMEL, il soutient contre l'opinion commune & contre celle en particulier de l'Auteur d'un mémoire compris dans l'Encyclopédie, que le tord ne fortifie pas la soye & qu'il fait l'effet contraire. Cela le conduit à contredire les règles présentées par le même Auteur sur les quantités de tord à donner aux soyes dans leurs apprêts, il fait voir que les termes inintelligibles, (*60 points dessus 15 dessous, points sur points ou tant sur tant*) d'où elles sont déduites & qui sont portées dans l'ordonnance de Piedmont, ne sont pas propres à fournir de bonnes règles sur une matière aussi importante.

Quoique l'Auteur ait soutenu que le tord ne fortifie pas la soye, il n'est pas moins nécessaire, selon lui à la soye qui doit souffrir le décreusement, mais il prétend qu'il faut se borner à ce qui en est nécessaire pour remédier aux effets de ce ma-

me décreusement. Il donne ses idées & les dessus & les raisons sur lesquelles il les appuye.

La 2me partie est la description du moulin qu'il a imaginé pour servir dans la Province, ou la culture de la soye, dont il a donné l'exemple, fait du progrès. Dans la composition de cette machine il s'est conformé à cette circonstance. Dans une Province où cette culture commence, il est bon de procurer au nouveau cultivateur le débit & le plus grand profit possible de ses récoltes : Mais il seroit bien inconséquent de lui présenter pour cela, des machines dont le prix absorberoit vingt ou trente de ces mêmes récoltes. L'Auteur a eu donc pour objet de faire produire à celle ci seule les effets différens des autres, de les lui faire produire plus régulièrement & avec plus de facilité, & cependant de la rendre d'un prix assez modique pour être à la portée de tous. Le rouage de son moulin, fait en poulies qui s'engrenent les unes avec les autres par de petites cordes sans fin assorties de contre-poids lui aide à remplir son objet. Il l'eût manqué par un rouage à roues dentées faites par les tourneurs ordinaires, & par une couroye large qui eut appuyé sur le bas des fûleaux. Cette construction gros-

fière eut donné à son moulin les mouvements par secouffes, les inégalités de vitesse de certaines pièces qui doivent les avoir égales, les irrégularités & les défauts reprochés aux anciens moulins. Il ne l'eut pas rempli non plus, par un rouage à roues dentées ailes parfaites pour se mener aussi uniformément & aussi aisément que deux ou plusieurs poulies sont menées ici par une petite corde sans fin. Un moulin de cette dernière espèce eut rebuté par son prix le nouveau cultivateur. Le luxe dans d'autres cas anime l'industrie, dans celui cy, il en seroit le destructeur. Si les poulies sont comme au moulin dont il s'agit faites exactement de diamètres qui leur conviennent & si leurs gorges sont toutes d'égale ouverture, il est sûr que les rapports entre ces diamètres tiendront lieu des rapports entre les dents des roues & ceux des ailes des pignons; & cela aussi exactement qu'on puisse le désirer dans une matière surtout, où ce seroit donner dans une minutie ridicule que de ne pas se contenter d'après. On se souviendra ici qu'il s'agit d'une machine de filature & non d'une pendule à servir aux opérations astronomiques. A l'égard de l'uniformité de mouvement on vient de voir que le rouage cher dont

on a parlé, n'auroit de perfection qu'autant que son mouvement approchera de l'uniformité de celui cy.

On peut à ce moulin changer & varier le tord à volonté & cela dans le clin d'œil, sans déplacement ni par remplacement des pièces.

Le *va & vient* qui n'est pas mené ici par une manivelle, n'y participe pas de l'irrégularité qu'elle donne aux parties qu'elle mène en ligne droite. Cette machine particulière est de la construction la moins chère, elle donne cependant aux tringles des guides, un mouvement uniforme & régulier.

Au haut de la machine est un petit rouage que l'Auteur nomme *compte tour*. L'aiguille du cadran ne fait qu'un tour, tandis que les guindres en font 2400. Quand l'aiguille marque les 2400 tours, le marteau frappe un coup sur le timbre, en sorte qu'on est averti par les yeux & par les oreilles que les écheveaux sont d'une épaisseur ou d'une grosseur suffisante.

Ce moulin sur lequel il se forme 24 écheveaux à la fois, n'a pas plus de trois pieds & demi de longueur sur deux & demi de hauteur. Il est moins un embarras qu'un ornement sur la table d'une chambre.

La 3me partie a pour titre : *Exécution détaillée & raisonnée du moulin en grand.* Ce terme en grand, est uniquement relatif au moulin de la 2me partie. Car l'Auteur après avoir fait sentir les inconvéniens d'une seule machine extrêmement grande pour former ce que l'on nomme un grand moulinage, réduit celui ci, sur lequel il se forme cependant 150 échevaux à la fois, à six pieds & demi de diametre & à une grandeur telle qu'en en faisant plusieurs de semblables, ils composeront ensemble le grand moulinage.

Quoi qu'il n'ait exécuté que celui de la seconde partie, il ne faut pas douter que celui de la 3me ne réussisse : Il n'arrive pas toujours à la vérité, qu'une machine, dont l'objet est de multiplier la puissance motrice réussissant en petit, réussisse en grand. Mais la chose ne manque pas d'arriver dans les machines, qui, comme un moulin à soye de l'espèce de celui ci, ont pour principal objet la régularité des mouvemens contemporains de certaines pieces. Une grosse montre est plus aisée à faire qu'une petite montre.

Cette troisième partie est extrêmement détaillée. Les planches du petit moulin serviront non seulement à ceux qui voudront l'exécuter en petit comme il est,

mais encore à ceux qui se détermineront pour le plus grand. Ils y verront les formes & les emplacements des pièces du plus grand; & à l'égard des dimensions ils les trouveront dans cette 3^{me} partie, beaucoup plus sûrement qu'ils ne les auroient prises au compas, sur des planches particulières. Enfin, l'Auteur a eu en vue, de donner connoissance à celui qui n'aura jamais vu de moulins à foye, de leurs usages & de leurs effets, & de les mettre en état d'exécuter le sien sans autre guide que son livre, & sans même qu'il y ait à calculer ou à dessiner.

L'Auteur joint à cet ouvrage cinq mémoires particuliers. Le premier est sur l'utilité de la greffe du murier & sur les moyens d'assurer celle de cet arbre en écueil. Le 2^{me} est une expérience sur le bain de la graine des vers à foye dans le vin. Elle fait voir combien se tromperoient ceux qui au printems jeteroient comme inutile la graine qui furnageroit. Le 3^{me} est une expérience encore, sur la graine de vers à foye, elle est faite dans la vue de savoir si sans altération & sans perdre la faculté d'éclorre, elle peut éprouver des froids très vils. Le 4^{me} est un moyen de préserver les jeunes vers à foye du froid des nuits & des marées du mois

de Mai; & cela sans soins, & sans la moindre dépense. Le 5^{me} enfin sur une plante aquatique nommée *conferva*. Savoir si elle est une matière foyeuse & propre à la filature ou à servir comme la ouatte dans les matelats, couvertures &c.

DICIONNAIRE de Musique. Par J. J. ROUSSEAU. A Paris, chez la veuve DUCHESNE, rue St. Jacques. 1768. Vol. in 4to. de 570 pages, avec un grand nombre de planches gravées. Ce Dictionnaire annoncé dans les feuilles publiques, étoit attendu depuis long-tems, & la main dont on l'attendoit, ajoutoit sans doute beaucoup à l'impatience des amateurs. Celui de l'Abbé BROSSART, tout defectueux qu'il est, devenoit de jour en jour plus rare, & les révolutions arrivées depuis quelques années dans la musique, le rendoient d'ailleurs presque inutile. On avoit à la vérité, dans le Dictionnaire Encyclopédique, à peu près tout le fond de celui ci; mais l'étendue & la cherté de l'ouvrage, ou se trouvoit déposée le travail de M. R. le mettoit à la portée de très peu de monde. Il s'agissoit donc d'extraire tous les articles de la musique dispersés dans l'Encyclopédie, de les

rassembler, de les revoir, d'en refondre même une partie, d'y ajouter & d'en former une nomenclature complète. Qui pouvoit mieux exécuter tout cela que l'Auteur même des Articles? C'est ce qu'a fait M. ROUSSEAU, & sa Préface qu'il faut lire, contient l'histoire & l'exposition de l'ouvrage. On voit par la manière dont il l'envisage & par l'idée qu'il en donne, que ses vues s'étendoient bien au delà.

Le caractère du génie, est d'être toujours supérieur à ses productions. VIRGILE étoit si peu content de son *Enéide*, qu'il vouloit en mourant, qu'elle fut brûlée.

Quelle idée ce grand Poète, mort à 52 ans, avoit-il donc de la poésie Epique?

Ce seul trait répond à tous les Censeurs.

Rarement l'Auteur d'un bon ouvrage en est aussi satisfait que ceux qui le lisent, parce qu'il voit toujours au delà, bien des choses qu'ils ne voyent point. Quand vous voyez un homme content de toutes ses productions, regardés le comme un très mince sujet, & dans bien des cas comme un homme dont il ne faut rien espérer.

Indiquons seulement les articles du Dictionnaire qui nous ont le plus frappés.

Acteur: On trouve ici d'excellens préceptes & un éloge vrai de M. CHASSE, célèbre Acteur de l'Opéra, retiré depuis long-

tems du Théâtre. *Air, Composition*: Définitions chaudes & pittoresques, articles bien vus. „ Quand les paroles des Opéras „ diront quelque chose, la musique ap- „ prendra bientôt à parler „. *Balet*: Bonnes leçons sur la danse théâtrale, & sur la liaison nécessaire des danses à l'action dramatique, mais qui ne seront guères suivies. *Bruit*: Physique vraie, quoi qu'intelligible & simple. *Cadence, Consonnance*, articles favans. *Chanson*: Morceau d'érudition. *Copiste* (de musique) : Détails presque tous mécaniques, mais que l'Auteur rend intéressans. *Dessain*: *Le Stabat mater* & la *Serva Padrona* de Pergolèze, en sont d'excellens modèles. *Duo*: Article charmant & d'une grande instruction. *Expression, Goût, Harmonie*: Articles aussi bien pensés qu'exprimés. *Le goût*, dit M. R., *sert de lunettes à la raison*. Nous ne croyons point que ce soit là, la meilleure définition de son Dictionnaire. Enfin, *Musique, Opéra, Orchestre, Plein Chant, Récitatif, Son, Voix*, tous ces articles, qui sont l'ouvrage du goût, du sentiment, de l'érudition, ne peuvent être trop lus & relus, tant par les compositeurs que par les Poètes Lyriques, s'il en est encore. M. ROUSSEAU n'est point partisan du fameux système de RAMEAU, qu'il censure en plusieurs endroits; il préfère celui de TARTINI.

2.

L'Académie Royale des Belles Lettres de Caen propose pour sujet du Prix qu'elle distribuera dans son Assemblée publique du premier Décembre 1768, la question suivante: *Y a-t-il eu autrefois en France dans les habillemens ordinaires des particuliers, une marque distinctive de leur état; cette distinction seroit-elle utile dans une Monarchie; quels seroient les moyens de la rétablir & de la perfectionner, sans nuire aux Manufactures?* Le prix est une médaille d'or de 300 liv. il est donné par Mr. de Fontette, Intendant de la Généralité. Les discours doivent être envoyés francs de port, avant le premier Novembre 1768, à Mr. Rouxellin, Secrétaire perpétuel; il ne faut pas qu'ils excèdent une demi-heure de lecture.

L'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de Lyon avoit proposé pour le prix de Physique de l'année 1764, le sujet suivant: *Quelle est la qualité nuisible que l'air contracte dans les Hôpitaux & dans les prisons? Quels sont les meilleurs moyens d'y remédier?* Elle reçut à cette

époque plusieurs mémoires dignes de son attention ; mais l'espérance d'acquérir de nouvelles lumières, & le desir de voir cette importante matière encore plus approfondie, l'engagerent à suspendre son jugement, & à proposer le même sujet pour l'année 1767, en annonçant le prix double, & se réservant d'admettre les anciens mémoires au concours. On lui en a adressé vingt-un, qui la plupart contiennent des vues utiles. Elle a cru, pour ne rien négliger dans l'examen soumis à ses lumières, devoir différer de quelques mois la distribution du prix, qui se publie ordinairement après la Fête de St. Louis ; elle a fait annoncer dans les papiers publics qu'il seroit proclamé dans la Séance publique de la rentrée.

Cette Séance s'est tenue le premier Décembre 1767 ; le prix a été décerné au Mémoire latin n^o. 11, qui a pour devise : *Pauperum aequè ac divitum sanitatem tueri, omnis boni officium est.* Il est de la composition de Mr. Alexandre Pierre NAHUIS, Docteur en Philosophie & Médecine à Hoorn en Nord Hollande. Ce Sçavant est déjà connu par des ouvrages de Chimie, estimés.

L'Accessit a été donné à deux Mémoires, l'un (coté n^o. 16) portant pour de

*vife; Fames si aborta fuerit in terra, aut
 pesti'entia aut corruptus aer... omnis pla-
 -ga uniuersa infirmitas. Lib. reg. Ch. V. 37;*
 il est de Mr. Barth. Cam. DE BOISSIEU,
 Docteur en Médecine de l'Université de
 Montpellier, aggregé au Collège de Méde-
 cine de la Ville de Lyon, qui vient d'é-
 tre couronné par l'Académie de Dijon.
 L'autre (côté 19) ayant pour épigraphe
 ce passage d'Horace: *Post ignem ætheria do-
 -mo subdictum, macies, & nova februum
 -terris incubuit cohors. Od. 3.* L'Auteur est
 Mr. J. A. JULIEN, Maître ès Arts, élève
 en Chirurgie de l'Hôtel Dieu de la Ville
 de Lyon.

L'Académie avoit porté son jugement ;
 elle étoit à la veille de la distribution du
 prix, lorsqu'elle a reçu un vingt-deuxième
 mémoire avec ces mots pour devise : *aux
 -grands maux, les grands remèdes*; ce Mé-
 -moire n'a pû être admis au concours, &
 -l'on n'a point ouvert le billet de l'Auteur.
 Comme l'Académie se propose de publier
 un recueil des observations les plus inté-
 -ressantes, contenues dans les différens ou-
 -vrages qui ont concouru, si l'Auteur de-
 -sire qu'on fasse usage des siennes, il est
 -invité à faire connoître ses intentions.

Dans la même Séance, L'Académie a

rappelé les sujets de prix proposés pour les années suivantes; nous nous contenterons d'en rapporter ici l'énoncé :

Pour le prix des Arts de l'année 1768 :
Trouver les moyens de durcir le cuir, & de lui donner une sorte d'appret qui le rende impénétrable aux balles de mousquet & aux atteintes du fer le plus tranchant.
 Le prix est double & consiste en deux médailles de la valeur de 300 l. chacune.

Pour le prix de Mathématique de l'année 1769 : *Déterminer les moyens les plus convenables de moudre les bleds nécessaires à la subsistance de la Ville de Lion.* Le prix sera également double, par la générosité de Mrs. les Prévôts des Marchands & Echevins, qui en considération du sujet, ont joint une somme de 300 liv. à la médaille de l'Académie.

Les Auteurs ne doivent point se faire connoître. Ils écriront leurs mémoires en François ou en Latin, y mettront une devise, & y joindront un billet cacheté, contenant la même devise, leur nom, leurs qualités, leur demeure. On n'ouvrira que les billets des pièces couronnées. Aucun ouvrage ne sera reçu après le premier Avril de l'année de la distribution. Le prix sera publié dans la Séance qui suivra la Fête de St. Louis.

Les mémoires seront adressés francs de port, non-seulement jusqu'à la frontière du Royaume, mais jusqu'à Lyon, à Mr. de la Tourette, Conseiller à la Cour des Monnoies de Lyon, Secrétaire perpétuel pour la classe des Sciences, rue Boiffac. Ou à Mr. Bollioud Mermet, Secrétaire perpétuel pour la classe de Belles - Lettres, rue du Plat. Ou chez Aimé Delaroche, Libraire - Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

3.

L'Académie Royale des Sciences avoit proposé par son Programme publié au mois de Juillet 1766, un prix de 1200 livres, donné par Mr. Trudaine de Montigny, à celui qui, au jugement de l'Académie, auroit le mieux réussi à faire de l'espèce de cristal connu en Angleterre sous le nom de *flint glass*, tel qu'il eût au moins le même degré de réfringence que le *stras* ou le cristal d'Angleterre; qu'il n'eût point de stries, filandres ou fils; qu'il fût exempt de bulles & de points; qu'il ne se ternit point, & qu'il ne perdît point sa transparence à l'air, & enfin qu'il fut d'une dureté suffisante pour prendre un beau poli; elle avoit annoncé

de plus à son Assemblée publique du 12 Novembre 1766, que le Roi, informé de l'utilité de cette recherche, avoit voulu donner lui-même la somme promise & en avoit fait remettre l'assurance à l'Académie.

Ce prix devoit, aux termes du Programme, être adjugé à l'Assemblée publique d'après Pâques 1768, & les pièces ne devoient être admises au concours que jusqu'au 31 Décembre 1767; cependant sur les représentations que quelques Artistes ont faites à l'Académie, que les recherches proposées exigeant des expériences longues & réitérées, il seroit difficile d'y satisfaire dans le tems prescrit, elle a cru devoir prolonger en éloignant le terme de la remise des pièces & celui de la proclamation du prix.

Elle déclare donc que le prix en question ne sera adjugé qu'à l'Assemblée publique d'après Pâques 1769, & que les pièces pourront être admises au concours jusqu'au 30 Novembre 1768 inclusive-ment, retenant d'ailleurs toutes les conditions portées au Programme publié en Juillet 1766; elle espère que ce délai donnera lieu à ceux qui concourront, de redoubler leurs efforts pour entrer dans les vues du Roi & de l'Académie, en

procurant à la Dioptrique un avantage si essentiel.

Les Auteurs qui auroient déjà envoyé leurs pièces ou leurs essais, feront les maitres de les retirer ou d'y faire tels changemens & telles additions qu'il leur plaira ; & quoique la remise des pièces puisse avoir lieu jusqu'au 30 Novembre 1768, l'Académie exhorte ceux dont les mémoires & les essais pourront être prêts avant ce tems, à les lui faire remettre, afin qu'ils puissent être examinés avec plus de soin & de loisir.



ÉPIÎTRE

A Monsieur de N. * * * qui compose des
Pièces trop libres,

Au nom de ces Divinités,
Qui par le charme d'un sourire
Rendent à nos champs attristés,
Les dons de Flore & de Zéphire,
A nos cieux leur sérénité;
Au nom de ces troisœurs égales
En franchise ainsi qu'en beauté,
Qui vivent de Société,
Quoi qu'elles soyent sœurs & rivales,
Dont l'adroite & brillante main
(Pour mieux t'ébaucher leur peinture)
A composé cette ceinture,
Ce tissu, Talisman divin,
Par qui Vénus plaît sans pature,
Et fait à toute la nature
Sentir son pouvoir Souverain:
De la part des Graces enfin,
J'ose t'adresser quelque plainte
Sur ce coloris libertin,
Dont ta gaieté charge la ceinte.
Crois-tu que sur la ROSALBA

* Cette pièce & celle qui suit, sont de M.
ARNAUD.

OLINCHETEL ait la préférence,
 Et qu'en faveur de l'élégance,
 Le Dieu du goût te passera
 Des traits qu'accuse la décence ?
 L'amour n'a-t-il pas un bandeau ?
 Souvent il cache son flambeau.
 L'amour fait sa propre lumière,
 Et cherche l'ombre du mystère,
 S'il veut paroître encore plus beau,
 PRICHÉ, que le plaisir console
 De ne point contempler ses traits :
 PRICHÉ veut le voir de plus près,
 Et l'amour aussi-tôt s'envole,
 Loin de ses regards indiscrets.
 La Rose, en se montrant à peine,
 Du papillon & du Zéphir,
 Irrite bien plus le desir,
 Que lorsque d'une beauté vaine
 Commencant à s'enorgueillir,
 Nous la voyons s'épanouir,
 Et le jouet d'un infidèle,
 Sans réserve lui découvrir
 Les trésors que son sein recelle,
 Dès qu'il ne peut imaginer,
 Le plaisir devient insipide,
 Et plus voluptueux qu'avide,

(*) OLINCHETEL fameux peintre en miniature,
 indécent dans les sujets qu'il peignoit.

L'œil veut moins vois que deviner,
Des graces amant téméraire

Par-là prétends tu les toucher ?

Respecte la gaze légère,

Què ta main leur ose arracher,

Voile aux graces si nécessaire,

Qui sert bien moins a les cacher,

Qu'à relever leur art de plaire,

Elles t'ont prêté leurs pinceaux,

Cette mollesse, cette aisance,

Qui respirent dans tes tableaux,

Et font aimer ta négligence ;

Reconnois donc mieux leurs faveurs,

Sans que le plaisir s'en offense,

Dérobe leurs appas vainqueurs

Sous le voile de l'innocence.

Si tu caches sa nudité,

La Muse en fera plus piquante ;

Trop d'atours nuit à la beauté,

Mais une parure galante

Lui donne plus de volupté.



VERS à Madame la Comtesse de ***

Non, ce n'est point aux Graces à uédire
 Du Dieu charuant qui sçait les embellir;
 Si vótre bouche accuse son empire,
 Vótre oeil plus vrai paroít la démentir.
 Croyés moi bien, mon aimable Comtesse,
 C'est l'amour seul qui peut remplir le cœur,
 L'ambition, la grandeur, la richesse
 Près de l'amour font une vaine erreur:
 S'il mêt le prix à la gloire, au bonheur,
 De nos plaisirs s'il échaufe l'ivresse,
 Il sçait aussi corriger le malheur,
 Et prêter même à la sombre tristesse
 Certain attrait qui flatte sa languet.
 Quelles douceurs ont pour une amie tendre
 Ces pleurs touchants, que l'amour fait répandre?
 Jusqu'à ses maux que nous devons chérir
 Tout prend le goût, le charme du plaisir.
 Aux bords de Naxe Ariane abusée,
 Abandonnée à sa vive douleur,
 Trouvoit encore un plaisir enchanteur
 A regretter son volage Thésée.
 Contemplés bien ces images des Dieux,
 Interrogés ces Majestés Sacrées
 Qui sur le Tróne éblouissent nos yeux

Au triste ennui vous les verrez livrées ;
Le tendre amour vole loin de ces lieux :
Il va chercher un hameau solitaire
C'est là qu'il règne , il transforme en palais
L'humble réduit de la simple bergère ;
Sur ses beaux jours il répand ses bienfaits
Il l'embellit , il prévient ses souhaits ;
Et ses desirs ne tendent tous qu'à plaire
A son amant captivé pour jamais.
Respectés donc le Dieu qui vous fit naître ,
Vous l'offensés par vos légers propos
Mais il sçaura vous passer vos bons mots ,
Si vous voulés un peu mieux le connoître.



E P I T R E à mes amies.

LOIN de vous, aimables amies
 Je m'occupe à penser à vous.
 Hélas ! quand seront finies
 Les cruelles tracasseries
 Qui m'attachent au plaisir si doux,
 De vous voir & de vous entendre
 Et de jurer à vos genoux.
 Que l'amitié la plus tendre
 M'unit à jamais à vous.
 Quand pourrai-je fuyant la Ville
 Et ses frivoles habitans
 Voler dans le séjour tranquille
 Qu'habite le doux sentiment.
 Quand pourrai-je voir vos prairies
 Vos gazons émaillés de fleurs
 Là, sans fadeur, sans flatterie
 Vous peindre ce que sent mon cœur
 Mais n'est le bonheur suprême
 Chaque jour semble s'éloigner,
 Bien plus au devoir, qu'à moi même
 Je suis contraint d'y renoncer.
 Souvent d'un essain de plaideurs
 J'écoute les crialleries,
 Ou dans les bonnes compagnies,

114 JOURNAL HELVÉTIQUE

Je meurs d'ennui & de chaleur,
Je cherche par tout la nature
Et ne la trouve nulle part,
Par tout sa beauté simple & pure
Se voit négligée pour l'art.
L'on veut par tout de la finesse,
L'on court sans cesse après l'esprit,
Et par trop de délicatesse,
L'on ne rit point, mais l'on sentit,
L'on feint la joie & l'on s'ennuye,
Chacun guète l'heureux moment
De placer l'aimable faillie
Qu'il médite péniblement,
On y prend pour de la science
Un ton tranchant & décisif,
Des airs panchés pour de l'aisance,
Et le jargon pour de l'esprit.
Le cœur n'est point de la partie
Ou n'en est que bien rarement.
Jugés donc aimables amies
Si j'y trouve de l'agrément
Dans les concerts ? qu'irois-je faire ?
Je suis très chétif musicien
Il faut admirer & se taire
Et pour les deux jè ne veux rien.
Irai-je là, pinçant la phrase,
Louer, blamer tout de travers
Froidement tomber en extase

Marquer la mesure à l'envers,
 Croyés m'en, aimables amies
 Dans ces concerts délicieux
 Je bâille, ou je m'y ennuye
 Et souvent je fais tous les deux
 Je laisse donc là ces misères,
 Peu faites pour flatter mon cœur
 Vous voir, vous aimer, & vous plaire
 Voilà pour moi le vrai bonheur.

* * *

Le véritable sentiment
 Est toujours difficile à rendre
 Il est plus aisé d'être tendre
 Que de peindre ce que l'on sent.

Belles Mifs quand se vous exprime
 Ma vive & sensible amitié
 Du doux sentiment qui m'anime
 Je ne vous rends que la moitié.

- LAUSANNE

D. S.



VERS A MONSIEUR LE DUC DE RANDAN, au sujet de sa Promotion à la dignité de Maréchal de France. (*)

J'AI crû que du Dieu du génie,
 Empruntant les traits les plus forts,
 Je pourrois avec énergie
 A vos yeux peindre mes transports.
 Vain projet ! une joye extrême
 Comme une forte passion,

(*) La nomination de M. le Duc de RANDAN à la dignité de Maréchal de France, sous le titre de Maréchal de LOGE, a été reçue avec transport à Besançon & dans toute la Province de Franche-Comté, dont M. le Maréchal est Commandant. Ainsi quand M. F. de Dole Auteur de ces vers, en appelle à l'Alégresse publique, pour exprimer ses propres sentimens, il a eu le double avantage d'en appeler à la vérité pour les peindre vivement: A l'occasion de sa promotion, M. le Maréchal de LOGE, a fait distribuer à Besançon, cinq cent mesures de bled aux pauvres & on pense bien, qu'adoré dans la Franche-Comté, il n'a pas eu besoin d'ocasions comme celle-ci, pour de pareils actes de bienfaisance.

Ne s'occupant que d'elle même,
 Est souvent sans expression ;
 Et telle est celle qui m'entraîne,
 Trop vive, elle fait mes sens
 Jusques à me laisser à peine
 Bégayer ces foibles accens.
 Mais si je ne puis à vous même,
 Témoigner tout ce que sur moi
 A fait sentir ce rang suprême,
 On vous place nôtre grand Roi
 Au moins l'algègre publique
 En vous offrant un pur encens,
 Donne un signe bien pathétique
 Pour exprimer ce que je sens.

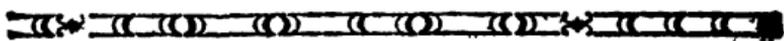




ENIGME LOGOGRYPHE.

F .. c'est bien mal Mademoiselle
 De piquer jusqu'au vif la peau du Genre-humain
 Gardés vous petite cruelle,
 De tomber jamais sous ma main.
 Votre Enigme est trop claire, on seroit plus que
 touché

Pour ne pas voir, qu'il s'agit d'une mouche
 Le lecteur le moins pénétrant
 Dira cela; j'en dirois bien autant.
 ▲ deviner je ne suis pas habile,
 Quand l'énigme est si difficile ..
 L'être dont il est question,
 Fait très souvent je vous assure;
 Beaucoup de bien par sa blessure
 Il sert dans la perfection;
 Souvent aussi sa pointe fine
 En la plongeant, vous assassine.
 Une mouche auroit-elle un dard,
 Aussi meurtrier qu'un poignard?



LOGOGRYPHE.

VERS des lieux sombres, écartés
 En vain vous tourneriez la vue;
 Ailleurs qu'auprès de nos cités,
 Je ne saurois être aperçus.

Quoique mes droits soient limités
 Et les plaisirs que je procure,
 Ils ne sont guères contestés,
 Mon nom renferme leur mesure.

Parmi les précieux présens,
 Que je répands avec usure
 De bien des tableaux différens
 J'offre la sainte peinture.

De huit pieds qui forment mon corps
 Trois pour l'Hymen sont en usage,
 Et de ses plus tendres accords
 Ils font un solemnel hommage.

Tantôt par leur diversité
 Ils font un genre d'infamie
 Tantôt un ordre insulté,
 Pour le secours de la Patrie.

Si l'on me considère mieux
 En moi bientôt on trouve encore
 Ce plaisir vif, impétueux
 Qu'aime l'agile TAPSIKOR.

Le mot de l'Enigme de Décembre, est *balay*, celui du Logogryphe, est *maril*, dans lequel on trouve, *air*, *ai*, *may*, arbre qu'on porte en triomphe dans les campagnes, après la récolte des bleds; le mois de *May*, enfin le mot *ami*, & point celui de *Maitre*.

T A B L E.

R EFLEXIONS sur le premier Chapitre de l'Ouvrage de M. MERCIER DE LA RIVIERE.	Page 5.
Lettre à mon Ami.	20
Essai sur les principes du Droit Politique &c.	39
Réflexions sur le goût des livres en France.	51
De la Politesse & du Rouge.	72
Annonces de Livres & Autres Divers.	91
Épître à M. de N....	108
Vers à Madame la Comtesse de	111
Épître à mes Amies.	113
et Vers à M. le Duc de Randon.	116
Enigme Logogryphe.	118
Logogryphs.	119